

CLARTE

DIRECTEUR HENRI BARBUSSE

Au Sommaire de ce Numéro :

Henri BARBUSSE.....
 Jean BERNIER.....
 Jean-Richard BLOCH.....
 R. FRYE.....
 Arthur HOLITSCHER.....
 LUCIEN-PAUL.....



Albert MATHIEZ.....
 Léon MOUSSINAC.....
 PARIJANINE.....
 Romain ROLLAND.....
 Francis TREAT.....
 VAILLANT-COUTURIER.....

et quatre Dessins Originaux de PABLO PICASSO

ABONNEMENTS

}	France ..	1 an.	25 fr.	6 mois.	13 fr.	3 mois.	7 fr.
	Etranger.	1 an.	36 fr.	6 mois.	20 fr.	3 mois.	11 fr.

LISTE DES LIVRES OFFERTS ET FOURNIS A NOS NOUVEAUX ABONNÉS ET RÉABONNÉS JUSQU'EN OCTOBRE

AUTIN (Albert) : <i>L'Anathème</i> 7 »	leurs 3 »	du Monde 10 »
BARBUSSE (Henri) : <i>Paroles d'un Combattant</i> 6 75	FAURE (Sébastien) : <i>La douleur universelle</i> 6 50	MARX (Henry) : <i>L'Enfant Maître</i> 4 50
BARBUSSE (Henri) : <i>La Lucie dans l'Abîme</i> 3 50	FOURRIER (Marcel) : <i>L'offensive du 16 avril</i> 1 50	MARTINET (Marcel) : <i>Les Temps maudits</i> 6 »
BARBUSSE (Henri) : <i>Le Couteau entre les dents</i> 3 »	FOURRIER (Marcel) : <i>La débâcle financière</i> 1 50	MARTINET (Marcel) : <i>La Nuit</i> 5 50
BERNARD (Tristan) : <i>Secret d'Etat</i> 4 50	GYLBAU (André) : <i>Acestre</i> 7 »	MORIZET (André) : <i>De l'incapacité des militaires de faire la guerre</i> 1 50
BERGER (Cyril) : <i>Têtes baissées</i> 7 »	GOUTTENOIRE DE TOURY : <i>Poincaré a-t-il voulu la guerre ?</i> 4 50	LOUIS (Paul) : <i>Le chaos mondial</i> 1 50
BOUR (Armand) : <i>La foi nouvelle</i> 4 50	HENNESSY (Jean) : <i>La mort de l'Aigle</i> (préface de Laurent Tailhade) 2 »	— — — <i>Le Mensonge de la paix</i> 1 50
BLOCH (Oscar) : <i>La guerre aurait-elle pu finir plus tôt</i> 1 50	LAFORGE (Lucien) : <i>Le film 1914</i> (Edition de luxe) 15 »	ROLLAND (Romain) : <i>Lilluli</i> 6 »
CAPY (Marcelle) : <i>La Défense de la Vie</i> 1 45	GARNIER (Noël) : <i>Place Clichy</i> 7 50	ROSTAND (Jean) : <i>Pendant qu'on souffre encore</i> 3 50
CENDRARS (Blaise) : <i>J'ai tué</i> 4 50	LEFEBVRE (Raymond) : <i>Esquisse</i> 0 60	RAPPOPORT (Charles) : <i>Causes occasionnelles et permanentes de la guerre</i> 1 50
DUPIN (Gustave) : <i>Les robinsons de la Paix</i> 4 50	— — — <i>La Révolution ou la mort</i> 1 25	STILGEBAUER (Edward) : <i>Inferno</i> 6 »
DESCAVES (Lucien) : <i>La Maison anxieuse</i> 7 »	LEFEBVRE (Raymond) : <i>L'éponge de vinaigre</i> 3 »	STRENTZ (Henry) : <i>Les amants sur la rive</i> 3 »
— — — <i>L'imagerie d'Épinal</i> 3 »	LEGAY (Tristan) : <i>Victor-Hugo jugé par son siècle</i> 3 »	TOLSTOI (Léon) : <i>Les déembristes</i> 5 75
DERMINGHEIM (Émile) : <i>La vie affective d'Olivier Minterne</i> 3 »	LEGAY (Tristan) : <i>Les amours de Victor-Hugo</i> 3 »	— — — <i>Dernières nouvelles</i> 5 75
DEROISIN : <i>Notes sur Auguste Comte, par un de ses disciples</i> 3 50	LANGLOIS (Jacques) : <i>Aktès</i> (roman antique) 7 »	— — — <i>Ma confession</i> 5 75
DEBUSSON (Emile) : <i>Le positivisme intégral</i> 6 50	LIEUSSON (Georges) : <i>Dix mois autour</i> 7 »	— — — <i>Que faire ?</i> 5 75
DELAIR (Paul) : <i>Chansons épiques</i> (chansons de geste du moyen âge) 7 »		— — — <i>Ce qu'il faut faire</i> 5 75
FRANCE (Anatole) : <i>Vers des temps meilleurs</i> 7 »		VAILLANT-COUTURIER : <i>Jean sans pain</i> 15 »
		X... : <i>La Commune de Paris</i> (avec 32 hors-texte) 5 »
		X... : <i>Hommage à Tolstoï</i> 1 50
		ZANGWILL (Israël) : <i>Had Gadya</i> 2 »

Notre publicité nous aide à vivre provisoirement. Que chacun de vous s'abonne et nous pourrons la choisir.

ECONOMISONS sur le prix de notre nourriture en faisant chaque jour un repas complet, délicieux et vite préparé avec la

Frumine

ALIMENT INTÉGRAL VITAMINÉ
23, Faubourg Saint-Honoré, PARIS

Envoi province franco contre mandat ou remboursement
Deux tablettes repas : 2 75 La boîte de poudre : 6 50

ETABLISSEMENTS EUGENE MARECHAL
ET FILS Société en nom collectif
à VENISSIEUX (Rhône)

Emission de 60.000 obligations hypothécaires
à 1/2 0/0 de 500 francs

Ces obligations au porteur ou nominatives sont payables en totalité à la souscription et remboursables dans une période de 15 ans à partir de 1927, par voie de tirage au sort, avec faculté pour la Société de rembourser par anticipation ou convertir à toute époque, mais seulement à partir du 1^{er} juillet 1927.

Ces obligations sont garanties par hypothèque sur les immeubles, par nature et par destination que la Société possède à Venissieux, comme aussi par les nouveaux terrains à acquérir et les nouvelles usines à édifier ; l'acte d'hypothèque qui contient en même temps constitution des obligataires en Société civile pour l'exercice des droits et actions attachés aux obligations a été reçu en minute par M^{re} Chenu, notaire, à Lyon. L'intérêt annuel est de 6 1/2 0/0 net d'impôts présents et futurs, soit 32 fr. 50 payables par semestre, les 1^{er} juillet et 1^{er} janvier.

La Société n'a fait encore aucune mission d'obligations.
Prix d'émission : 500 francs, payable à la souscription.

Le premier coupon de Frs : 16,25 net est payable dès le 1^{er} juillet 1922.

Les souscriptions sont reçues à la Banque Oustric, 5, rue Scribe, à Paris, au Crédit du Rhône et du Sud-Est, 23, rue Neuve, à Lyon et au Service Financier, 21, place de la Madeleine, à Paris.

L'admission à la Cote de la Bourse de Lyon et Paris sera demandée.

La publication a été faite au *Bulletin des Annonces Légales obligatoires*, du 3 octobre 1921.

SOCIÉTÉ DU GAZ DE PARIS
L'Assemblée générale ordinaire de la Société

“ TRAVAIL ”
Société Coopérative des Ouvriers Tailleurs
Fondée en 1904

Lecteurs de « CLARTE » allez à « TRAVAIL »
Coopérative des Ouvriers tailleurs, fondée en 1904

Vous y serez habillés avec goût par des techniciens éprouvés sortant des grandes maisons et vos costumes vous coûteront 40 0/0 moins cher que chez les meilleurs tailleurs.

N'ayez pas d'hésitation, allez de notre part
à “ TRAVAIL ”

23, rue Vivienne, 23 — Téléph. : CENTRAL 02-85
24, av. du Maine, 24 — Téléph. : FLEURUS 21-13

COMPLETS SUR MESURE à partir de 270 francs

Le Gaz de Paris s'est tenue le 13 juin. Elle a décidé la mise en paiement — à partir du 1^{er} juillet prochain — à chacune des 120.000 actions anciennes composant le capital social avant le 1^{er} janvier 1922 (n^{os} 1 à 120.000), d'une somme de Frs 5 (moins impôts) par action, représentant le solde de la répartition de Frs 10, afférente à l'exercice clos le 31 décembre 1921.

Ce solde sera payable contre remise du coupon n^o 29 aux guichets des Etablissements de crédit ou à leurs Succursales et Agences.

La Lutte de Classes
Bulletin de l'Internationale Syndicale
Rouge
96, quai Jemmapes, Paris
Paraît deux fois par mois
Rédaction :
V. GODONNECHE, A. ROSMER,
J. TOMMASI, Guy TOURETTE
Le numéro : 50 centimes

ABONNEMENTS
France 5 fr. 6 mois ; 10 fr. un an.
Extérieur ... 7 50 — 15 fr. —
Chèq. post.: Marcel Hasfeld, n^o 43.08 Paris

Vient de paraître

HENRI BRU
(Udana Rhisis)

**La Dictature
du
Bonheur**

Aux Editions
CLARTE
Paris
16, rue Jacques-Callot

Anatole France
Henri Barbusse
lui ont donné leurs suffrages

PRIX CLARTÉ 1922

Prix : 5 fr. - Franco 5.50

La Vie Intellectuelle



(Dessin original de Picasso.)

La Poésie Allemande et la Révolution

Par Arthur HOLITSCHER
(Traduit de l'allemand, par Parijanine).

Maintenant que s'achève la troisième année de la Révolution allemande, on peut avancer, sans avoir à s'en repentir, sans craindre d'être démenti par le plus prochain avenir, ce qui suit :

La Révolution allemande n'a point produit de poésie lyrique qui se soit égalée en puissance explosive aux Douze d'Alexandre Blok ; elle n'a point donné de poésie épique qui se rapproche par le pittoresque du caractère national et par la force émotive, du Jimmy Higgins d'Upton Sinclair ; on ne lui doit aucune poésie dramatique qui, pour l'étendue des points de vue, l'ampleur de la conception, puisse soutenir, aux yeux du prolétariat allemand, la comparaison avec les Tisserands d'Hauptmann.

Tant d'insuffisance s'explique par de multiples raisons. Mais si l'on s'en tient aux raisons politiques, la psychologie des masses allemandes, de la bourgeoisie allemande, ou pour mieux dire du bourgeoisisme allemand, de ces intellectuels qui sont sortis de la bourgeoisie, donnera la plus claire explication de ce triste état de choses. Et il

convient aussi d'en attribuer, pour une bonne part, la responsabilité à un courant littéraire, à une recherche de style qui demande à être examinée.

Ce serait agir en maître d'école, en pédant, que de prétendre étudier séparément, un par un, ces divers facteurs. Ce sont, dans leur action d'ensemble, des forces qui opèrent sur l'âme du poète, par une poussée plus ou moins puissante ; cette âme est délicate, impressionnable ; tantôt elle accueille les courants de l'univers, tantôt elle leur oppose la souple résistance de la création poétique ; elle suit les directions, elle subit l'influence de ces forces complexes. Ces forces déterminent par leur action d'ensemble le sort de l'objet, au même titre que leur source primordiale. En sorte qu'il est permis de dire : il y a une réaction nettement marquée, une réaction fatale entre le mouvement de la révolution allemande et, d'autre part, la suspension d'activité, le relâchement de volonté que l'on observe aujourd'hui dans les lettres allemandes.

La guerre a suscité en Allemagne et en Autriche

allemande, comme dans la plupart des pays que le fléau a frappés, une littérature de protestation. Des œuvres qui méritent de ne point périr sont nées de cette littérature et se sont répandues par delà les frontières de notre territoire. La valeur de ces œuvres réside en ceci que, nulle part, chez aucune des nations belligérantes, aucune protestation ne s'est élevée aussi énergique, aussi véhémente que la nôtre contre le militarisme envahissant.

C'est surtout dans l'*Action*, la vaillante petite revue de Franz Pfemfort, que cette littérature, au plus haut point significative pour notre époque, a trouvé une place d'honneur. En dépit des plus graves dangers, des plus grandes difficultés, au prix d'efforts dignes de tout éloge, Pfemfort a maintenu debout sa revue ; et son recueil, *Le livre de l'Action* montre de la façon la plus claire et la plus probante ce que la volonté révolutionnaire a été, pendant les années de guerre, dans la littérature allemande. Protester contre la guerre, c'était agir en révolutionnaire, même pour ceux de nos écrivains qui composaient leurs poèmes à l'étranger, en pays neutre, là où ils se trouvaient personnellement en sûreté. (Ils ont été contraints de travailler en exil, pour la plupart !) Cette circonstance suffit déjà à nous expliquer le silence, la réserve qu'observèrent les poètes quand, après la guerre, la révolution éclata.

Lorsque la guerre fut achevée, l'élan révolutionnaire des poètes devait se tourner contre les causes premières du massacre, contre le capitalisme impérialiste, contre la bourgeoisie triomphante, contre l'esprit bourgeois en général. C'est ce qui arriva parfois. Un recueil excellent et vraiment exemplaire a été composé pendant la guerre et la révolution : ce sont des poèmes lyriques, intitulés : *les Camarades de l'Humanité*. Leur force communicative leur donne la valeur d'un manifeste. L'auteur de ce livre, Ludwig Rubiner, est mort, hélas ! tout jeune encore. Il nous signale nettement la limite qui sépare la simple protestation contre la guerre de la volonté active, toute employée à seconder la jeune Révolution, à partager ses luttes, à la mener vers la victoire.

Se plaçant au même point de vue, Alfred Wolfenstein composa en 1918, 1919 et 1920, ses annales qu'il appela *l'Élévation* et qui furent éditées à Berlin, chez S. Fischer.

Ces quatre volumes nous donnent, sous l'aspect d'une mosaïque polychrome, — tel est leur aspect distinctif, — un tableau presque complet des forces agissantes et, en même temps, de l'apathie qui suspendit soudain l'essor, d'abord enthousiaste, de la poésie allemande durant ces années.

Dans ces recueils de poésies, d'essais et de fragments épiques, (principalement dans ce qui vient s'ajouter à *l'Élévation*), il y a un trait commun : le style expressionniste. Avant la guerre, déjà, ce style jetait des flammes et permettait de deviner l'irritation profonde qui s'était emparée de la jeune génération. Comme le sismographe, les âmes des poètes enregistraient les premières secousses lointaines qui menaçaient la culture européenne. La force éruptive qui jaillit avec fracas des

profondeurs de la conscience inquiète, la révolte des jeunes contre la morale et la politique d'intérêts que prêchent les puissants, s'exprime dans ce genre de style avec plus de violence que dans l'art poétique de toute autre époque. Cette force soulève et sape ; elle clame ce que tous doivent entendre. Des morceaux, des lambeaux sanglants de misère humaine sont projetés à la lumière du soleil, éclatent, s'élèvent, puis retombent et s'enfoncent dans la nuit. On sent qu'il s'agit là de la vie même, que les intérêts de la chair et du sang sont mis en question. Inexorablement, ces clameurs retentissent aux oreilles longtemps après que l'on a oublié la véhémence des rythmes, le sens précis des apostrophes. Il est certain que le style de l'expressionnisme, qui par lui-même signifie déjà révolte, doléance, cri de douleur, prévient le sentiment du désespoir, du rebelle, de celui qui a soif de la justice à venir.

Mais le danger est évident ; il est prouvé : la forme a survécu longtemps au fond ; ceux qui s'en servent encore sans vergogne, ce sont les maraudeurs de l'armée ; elle n'a plus de vie que pour des épigones ; elle est une enveloppe vide de son fruit. Dans cette forme se perdent misérablement des sentiments qui ont achevé de se consumer et ne sont plus que cendre. Des courants nouveaux se forment, un mouvement classique va s'engager ; une forme nouvelle doit être trouvée : ce sera la forme d'une pensée, elle sera destinée à contenir, à signifier ; elle ne se suffira point à elle-même ; elle signifiera identité avec le fond, unité.

Les intellectuels reculent devant l'idée d'appartenir à un parti, devant le travail du parti et ses conséquences. La politique embrouillée et sans initiative des partis social-démocrates, pendant la Révolution, a déconcerté et éloigné les intellectuels, même ceux qui, auparavant, avaient pris contact avec le prolétariat. *Le Parti* est, dans un certain sens, responsable des mécomptes que nous a donnés la Révolution. Si la poésie révolutionnaire allemande nous a également déçus, il faut s'en prendre, pour une bonne part, à la tactique suivie, aux procédés de polémique en usage entre les partis et entre les personnes, aux négligences commises, à l'inconscience dédaigneuse, à l'ignorance dont on a fait preuve à l'égard des idées supérieures qui président à tout mouvement plus ou moins important.

S'unir avec le prolétariat, hâter le rapprochement nécessaire avec les masses populaires est une tâche pénible pour les intellectuels. Le prolétariat ne s'est pas encore départi de sa méfiance trop justifiée, en ce qui concerne les intellectuels, alors qu'il se débarrassait peu à peu de ses instincts petits-bourgeois. L'intellectuel révolté, dont la protestation contre l'esprit bourgeois se borne à instituer les mœurs particulières de la *bohème*, excite les appréhensions et les moqueries de ces véritables petits-bourgeois qui constituent cette social-démocratie majoritaire dont le rôle a été si malencontreux dans la Révolution. Dans l'intellectuel de l'aile gauche radicale, le prolétaire ne voit d'abord, à tort ou à raison, qu'un homme rejeté, méconnu par sa propre classe, borné et entêté dans ses aspirations bourgeoises. Il y a loin de là à considérer

l'intellectuel comme un véritable compagnon de lutte, engagé dans les rangs du prolétariat, prêt à supporter toutes les conséquences de sa conduite, comme un camarade conscient du but poursuivi :

En outre, il convient de rappeler que pas un des poètes-travailleurs, de ces poètes qui appartiennent par leurs origines au prolétariat, n'a écrit une poésie populaire qui traduise vraiment ce qu'il y a de remarquable et de caractéristique dans la Révolution allemande. Pas un non plus n'a écrit une poésie de la révolte qui exprime, qui réveille aussi le sentiment prolétarien ; pas une poésie de ce genre que l'on puisse comparer à ces *Chants Silésiens* du poète tchèque Pierre Bezruc, — dont Rudolf Fuchs nous a donné une belle traduction publiée en un volume chez Kurt Wolff. Et parmi les publications vraiment révolutionnaires, en d'autres genres, que l'on peut signaler, il n'y en a qu'une, — et elle appartient à un dessinateur, — qui se place au point où l'intention de propagande s'accorde exactement avec les exigences de l'art : c'est le *Tableau des classes dirigeantes*, de George Gross, édité par la *Malik-Verlag*, la seule maison qui réalise un programme suivi de publications révolutionnaires. Je ne connais actuellement aucune œuvre qui vaille, comme réquisitoire, ce que vaut ce génial ouvrage de notre Daumier allemand. Cela dépasse la satire ; le crayon brave tous les préjugés, ne s'embarrasse d'aucune tradition artistique, n'a aucun souci de l'opinion publique. Gross ne manque jamais son but, frappe l'adversaire en pleine poitrine ; et celui qu'il vise toujours, c'est le capitaliste, c'est le mercenaire, c'est le débauché, ce sont les politiciens qui s'emploient à entraver tout progrès.



Dans l'ensemble, l'œuvre de ceux que l'on peut considérer comme les plus révolutionnaires parmi les poètes allemands, procède des doctrines pacifistes sur l'homme, sur la dignité de la vie humaine, sur les droits de l'homme dans l'Etat et dans la Société ; cet œuvre se rattache aussi aux doctrines utopiques. Dans le drame de Ludwig Rubiner, *Les Faibles* (édit. Kiepenheuer, Potsdam), dans quelques poésies remarquables de Franz Werfel, d'Albert Ehrenstein, de Karl Otton et de Max Barthel, chez Léonard Frank (*L'Homme est bon*), dans les romans de Franz Jung, dans le *Drame de la Guerre*, d'Ernest Toller (édit. Kiepenheuer), dans la pièce de Krantz — *la Liberté*, dans mon livre de confessions — *Notre Frère le Ver* (édit. S. Fischer, Berlin), — la conscience s'affranchit des préjugés débilissants du pacifisme qui entravent la volonté d'agir, de participer à l'inévitable combat, qui rejettent les responsabilités que l'on doit nécessairement accepter pour mener à bien la Révolution, — comme nous l'ont suffisamment montré nos frères et maî-

tres de Russie, par leur mépris du geste isolé, de cet individualisme qui épuise toute poésie de révolte, lorsqu'elle ne monte point des plus intimes profondeurs.

Dans les œuvres que je viens de citer parce que je les connais — et j'avoue qu'une pareille liste est loin d'être complète, — dans ces poésies s'affirme, en tout cas, un élément qu'il faut appeler révolutionnaire selon la bonne acception du mot : une tendance, une volonté de renverser ce dont la guerre a montré l'infamie, une protestation contre le vulgaire individualisme. C'est là le chemin qui mène à l'affirmation du collectivisme, de l'humanité de demain que l'on considère encore comme une utopie, de l'individu affranchi à jamais de toutes les chaînes dans lesquelles le maintenait l'Etat. Ces vues ne sont, d'ailleurs, partagées que par certains, et, si insuffisante que soit la liste que je viens d'établir, il faut dire qu'elle est pourtant déjà trop longue : ce que prouvent amplement les derniers ouvrages de certains auteurs que j'ai cru devoir citer. Le flot de la révolution est arrivé, pour le moment, à son point culminant ; il rassemble dans ses profondeurs des forces pour donner un nouvel assaut. Alors, à la crête de ce flot montant, de nouvelles œuvres brilleront peut-être en pleine lumière, de nouveaux poètes seront, peut-être, poussés jusqu'aux cimes ; et ils sortiront des masses, des profondeurs populaires, car c'est de là que vient l'énergie qui porte et porte encore la vague vers les hauteurs. Actuellement, et comme pendant la guerre, bien des forces, bien des talents s'emploient, s'épuisent à formuler de trop indispensables protestations contre les puissances spirituelles et morales de la réaction dont l'activité fut si sensible durant les années du massacre : sur ces mêmes puissances, pendant la Révolution, sur ces consciences tarées, retombe le sang de nos plus nobles chefs.

L'activité artistique est inséparable de la notion d'humanité ; et la volonté d'agir pour élever cette humanité toujours plus haut s'impose et ne peut être laissée de côté. Le critère de l'art allemand, dans les circonstances présentes, se limite à cette question : quelle est ton attitude à l'égard du prolétariat et d'une Révolution qui doit décider de l'affranchissement des masses et de l'avenir du genre humain ? Désormais, la forme littéraire, la forme poétique sera peut-être déterminée par une expression plus rigoureuse du sens intérieur, du sentiment intime : plus rigoureuse, plus sobre en ses contours, elle permettra de penser et de dire ce qui doit être dit et proclamé. Alors peut-être, d'une pensée fervente et des recherches du métier sortira l'harmonie qui est le signe et la garantie d'un art puissant ; peut-être alors la Révolution animera-t-elle le génie d'un souffle inextinguible ; peut-être, dans la même mesure, le génie, l'esprit, dur et clair comme le cristal, guidera-t-il à son tour la conscience dans sa marche triomphale.

Demandez aujourd'hui même à « Clarté » des carnets d'abonnements et des numéros de propagande

LA TRAITE DES MUSES

A la suite de la publication dans le n° 13 de *Clarté* d'une lettre de démission adressée à l'Association des Ecrivains combattants par Jean Bernier et Vaillant-Couturier, divers membres de cette association ont cru devoir protester.

Désirant donner à ce débat une publicité qui puisse éclairer les écrivains libres, qui, en adhérant à l'A.E.C., ont cru pouvoir sauvegarder leur indépendance, nous publions les lettres de MM. Christian Frogé, José Germain et René Le Gentil avec les réponses de Henri Barbusse, de Jean Bernier et de Vaillant-Couturier.

Nous ne doutons pas que cette publication soit parfaitement édifiante pour nos lecteurs.

Lettre de José GERMAIN

Paris, le 25 mai 1922.

Mon cher Barbusse,

J'ai été étonné de lire dans *Clarté* un mauvais article de polémique signé Vaillant-Couturier et Bernier, sous forme d'une lettre ouverte de démission de ces messieurs à l'Association des Ecrivains Combattants.

Je dis: article, car la lettre en question n'est jamais parvenue au secrétariat de l'Association. Et pour cause... MM. Vaillant-Couturier et Bernier n'ayant jamais payé leurs cotisations sont depuis quelque temps radiés.

Si la lettre était parvenue à Qui-de-Droit, Qui-de-Droit aurait bien ri; car toute la première partie tend à démontrer que l'Assoc. était belle les premiers temps. Or jamais, M. V.-C. n'y vint, n'y répondit, n'y fit signe d'existence en dépit de nos invitations. Pour le reste, folie pure.

Bloc national? On nous accuse de bolchevisme par ailleurs (cas Duhamel, Dorgelès). Propagande? Nous sommes plus qu'en délicatesse avec elle.

Politique? Tout l'article V.-C. n'est qu'un reproche de n'en point faire... dans son sens. Argent et décorations? In-sulte gratuite. Une seule preuve et je me rends.

Mon cher Barbusse, je ne vous en veux pas, car je suis convaincu que l'article a été inséré en dehors de vous.

Votre toujours cordialement dévoué,

J. GERMAIN.

Lettre de Christian FROGÉ

Secrétaire général de l'A.E.C.

Paris, le 13 juin 1922.

Monsieur le Directeur,

Sous le titre « La traite des Muses », vous avez publié dans le numéro de *Clarté* du 15 mai dernier une lettre de MM. Jean Bernier et Paul Vaillant-Couturier, dont je prends seulement connaissance aujourd'hui.

Je vous serais reconnaissant de bien vouloir publier cette réponse dans le prochain numéro de votre Revue.

MM. Jean Bernier et Paul Vaillant-Couturier déclarent qu'ils ont envoyé leur démission à l'Association des Ecrivains combattants, parce que celle-ci « fait de la politique et recherche les faveurs du Bloc national ».

Permettez-moi de rétablir la vérité.

MM. Jean Bernier et Paul Vaillant-Couturier n'ont jamais adressé la moindre lettre de démission à l'A.E.C.; dont je suis le secrétaire général.

MM. Jean Bernier et Paul Vaillant-Couturier ont été simplement radiés de l'Association pour n'avoir jamais acquitté le montant de leur cotisation.

Ces messieurs, n'ayant jamais assisté à aucune de nos réunions, ignorent — malheureusement pour eux — nos discussions et nos tendances. C'est précisément parce que nous ne faisons pas de politique — et que nous ne pouvons pas faire la leur plutôt qu'une autre — que MM. Jean Bernier et Paul Vaillant-Couturier nous adressent dans vos colonnes des reproches saugrenus et d'infâmes calomnies.

Ce n'est pas à l'Association des Ecrivains combattants qu'on recherche « de misérables avantages d'argent ». Non, messieurs! Nous avons encore une conscience que la politique — quelle qu'elle soit — ne réussira pas à salir. Nous gardons pieusement le culte des 1.700.000 morts de la guerre. Et quand nous nous inclinons sur leurs tombes, nous oublions les haines de parti que leur sacrifice aurait dû abolir.

Veillez agréer, M. le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

R. CHRISTIAN-FROGÉ.

Réponse de Henri BARBUSSE

Lettre ouverte à MM. José Germain et Christian Frogé.

Aumont, le 23 juin 1922.

Messieurs,

Je m'excuse de ne répondre qu'aujourd'hui à vos lettres; elles viennent seulement de me parvenir par suite d'une série de déplacements.

Il est bien entendu que tout ce qui paraît dans la revue « *Clarté* » y paraît sous la responsabilité collective de tous les membres du conseil de rédaction et que je n'échappe pas à cette règle.

Je communique vos lettres à Vaillant-Couturier et à Bernier à qui incombe plus particulièrement le soin de vous répondre. Ils sont sincères et loyaux et s'ils ont été mal informés en affirmant que des banquets de l'A.E.C. ont été présidés par des ministres du Bloc national (car c'est là, si je ne me trompe, le motif précis de leur démission), ils ne manqueront pas de le reconnaître.

Cela dit, je veux ajouter, pour vous, José Germain, que je n'ai pas oublié les émouvants souvenirs de guerre qu'il y a entre nous deux; je continue à penser que la sympathie est solide qui naît dans de pareilles circonstances. Mais les questions personnelles ne doivent jamais nous faire perdre de vue celles qui sont plus grandes que nous.

Il y a deux espèces d'associations d'anciens combattants: celles qui acceptent avec les pouvoirs publics des accommodements et des échanges de bons procédés et celles qui se maintiennent dans une opposition intransigeante vis-à-vis des représentants officiels d'un régime social odieux et malfaisant. Ce serait une affirmation sophistique indigne de vous et de beaucoup de vos camarades dont j'estime l'intelligence et le talent, que de prétendre qu'on peut trouver un moyen terme entre ces deux tendances. Faire, sous prétexte d'éclectisme, des

concessions ou des demi-concessions aux autorités régnautes, ou bien s'abstenir de « faire de la politique », c'est aider la politique établie à maintenir le « statu quo »; c'est, bon gré mal gré, s'asservir à « l'ordre » militariste. Il faut choisir...

Je me souviens que nous nous sommes trouvés tout à fait d'accord avec vous, mon cher José Germain, sur ces idées élémentaires, un jour que nous parlions de la Société des gens de lettres.

Mon choix de combattant est fait depuis longtemps. C'est pourquoi, à moins qu'il me soit prouvé que MM. Maginot et Léon Bérard n'ont jamais présidé aucun banquet de l'A.E.C., j'approuve totalement, aujourd'hui comme hier, le geste de mes amis Vaillant-Couturier et Jean Bernier.

HENRI BARBUSSE.

Lettre de René Le GENTIL

M. René Le Gentil a cru bon de se joindre à MM. José Germain et Christian Frogé. Mais sa lettre étant personnellement adressée à Vaillant-Couturier, nous la publions après la réponse de Barbusse aux deux premiers de ces messieurs. (Les mots en romain sont soulignés dans la lettre).

Paris, le 6 juin 1922.

A M. Vaillant-Couturier, député de Paris,

Vous avez publié dans le numéro du 15 mai de *Clarté*, avec M. J. Bernier, un article intitulé: *La Traite des Muses*, au sujet des membres du Comité de l'Association des Anciens Combattants, que, pour ma part, je ne puis laisser passer sans protester contre des accusations que je considère comme des injures.

Je pense, mon cher confrère, que vous aurez à cœur de rectifier, quand je vous aurai dit ce qui suit:

Je suis de ceux, Vaillant-Couturier, qui, en pleine guerre, ont été attaqués par l'Action Française pour avoir osé, sous l'uniforme et devant des officiers, état-majors et généraux, faire le procès des « bourreurs de crânes » et, dans des conférences officielles, citer par cinq fois Romain Rolland. J'ai été violemment contre la guerre, parce que nous avons, figée dans notre rétiné, l'image des charniers de Verdun et d'ailleurs.

Si vous vous donnez seulement la peine de lire l'avant-propos et le chapitre terminal de mon dernier livre: « *Cyniques et Fantoques de la guerre* », qui fit reculer six éditeurs, livre que je vous ai envoyé, vous vous rendrez compte que pas un écrivain, fût-il communiste, n'a davantage flagellé ceux dont vous parlez, sans oublier les grands possesseurs du sous-sol minier, les Rothschild, par exemple, dont vous ne parlez pas.

Nous sommes si peu, à l'A.E.C., intellectuellement et politiquement devenus un service annexe de la « *Propagande* », ce dont vous nous accusez gratuitement, que j'ai été chargé, par mes camarades du Comité, d'établir un rapport contre la manière de faire de cette belle institution. Ce seul fait qui prouve notre complète indépendance, démentit donc absolument votre assertion.

Vous nous reprochez de faire de la politique, parce que deux ministres sont venus s'asseoir à notre table? Je vous répondrai, moi, que c'est la preuve même qu'au comité de l'A.E.C., nous ne faisons pas de politique. M. Léon Bérard a été reçu chez nous parce qu'il nous a apporté l'appui du ministre de l'Instruction publique, pour la publication de

l'Anthologie des œuvres de nos camarades tués, grand travail poursuivi depuis plus d'un an et qu'il vous est permis d'ignorer, comme beaucoup de gestes de solidarité professionnelle d'une association qui a réussi à verser à ses membres une somme de 80.000 francs et qui a en caisse près de 60.000 fr.

Quant à M. Maginot, il a été reçu chez nous, comme ministre des Pensions, parce que, sans s'occuper de nos opinions, il a fait de son mieux pour donner satisfaction à nos revendications.

Vous parlez de croix de la Légion d'honneur de rabiot à des écrivains qui n'avaient pu la gagner sur les champs de bataille. Nous avons, en effet, été heureux de voir M. Maginot témoigner d'un courage civique qu'on ne trouve pas toujours chez un ministre, en décorant nos camarades Georges Duhamel et Roland Dorgelès, marqués d'une croix noire par d'autres! Cela n'ajoute rien à leur beau talent, certes, mais ne constitue pas non plus une tare pour nous.

D'autre part, pour témoigner de la vérité, j'ajoute que M. Maginot, qui connaissait nos sentiments, s'est, dans les quelques paroles prononcées par lui, déclaré nettement pacifiste.

Nous accuser de politique est, de votre part, assez singulier, car c'est vous qui en faites, et votre article le prouve plus que tout. A l'A.E.C., nous nous sommes nettement placés au-dessus et nous y resterons.

Il est permis d'ignorer la besogne désintéressée que quelques-uns d'entre nous accomplissent, mais il ne vous est pas permis de dire que les indépendants que nous sommes, flagorner les pouvoirs pour jouir de misérables avantages d'argent ou d'amour-propre, car cela est nettement de la diffamation. Ou alors, je vous demanderais de le prouver?

Avant vous, Vaillant-Couturier, avec Jaurès et mon vieil ami Amilcare Cipriani, j'ai été socialiste; des amis comme Jean Colly et Philbois pourront vous en témoigner si c'est nécessaire, mais je demeure un indépendant qui n'accepte pas que vous veniez, vous qui n'avez jamais fait le moindre geste pour les camarades de l'A.E.C. (pas même acquitté une seule fois votre cotisation), je ne puis accepter, dis-je, que vous ayez la prétention de nous donner une leçon de conscience.

C'est pourquoi je vous demande, très loyalement, de rectifier en publiant dans *Clarté* ces quelques lignes qui prouveront nos sentiments et mettront les choses au point. Je pense qu'il reste assez en vous, mon cher Vaillant-Couturier, du poète de la « *Visite du Berger* » pour le désirer sincèrement?

Et je vous prie de trouver ici mon salut confraternel.

RENE LE GENTIL.

Réponse de VAILLANT-COUTURIER et de Jean BERNIER

A MM. José Germain, Christian Frogé et René Le Gentil.

(Cette lettre a été envoyée, le 28 juin, recommandée cette fois, au secrétaire de l'A.E.C., 17, avenue de l'Opéra).

Messieurs,

A la suite de notre lettre de démission, vous avez cru devoir adresser à notre ami Barbusse et à nous-mêmes un certain nombre de billets scandalisés qui, loin d'informer les faits allégués par nous pour justifier notre attitude, ou les ignorent ou les confirment ou les aggravent.

Les réponses de MM. José Germain et Christian Frogé,

soigneusement muettes sur le fond des motifs de notre démission, ne contiennent, — outre un appel injurieux à une lâcheté qui n'est pas chez Barbusse — qu'une série d'erreurs matérielles et de contre vérités parfaitement déshonorantes pour leurs auteurs.

Vous prétendez n'avoir jamais reçu notre lettre de démission. Cette lettre vous a été expédiée sous enveloppe à en-tête de *Clarté* (portant l'adresse de notre revue) par notre administrateur, Marcel Fourier, en notre présence. Elle n'a jamais fait retour à nos bureaux. Nous pensions avoir affaire à des hommes de bonne foi. Croyez que désormais nous recommanderons soigneusement nos lettres en vous les adressant.

M. Christian Frogé affirme que « MM. Jean Bernier et Paul Vaillant-Couturier ont été simplement radiés de l'Association pour n'avoir jamais acquitté le montant de leur cotisation » et que « n'ayant jamais assisté à aucune de nos réunions, ils ignorent — malheureusement pour eux — nos discussions et nos tendances ».

Il est exact que Vaillant-Couturier (présentant dès sa fondation les mobiles véritables et la déviation finale du groupement) n'a jamais fait dans l'A.E.C. acte de membre actif. Il pouvait néanmoins, à bon droit, se considérer comme appartenant à l'Association dont il a reçu, avec une régularité touchante, de 1919 à 1922, les convocations et les avis de toute espèce — à son grand étonnement d'ailleurs.

En ce qui concerne Jean Bernier, toutes les allégations de M. Christian Frogé sont radicalement fausses.

Jean Bernier a participé à la fondation de l'A.E.C. Il a assisté à plusieurs réunions et à divers banquets. Il est à jour de ses cotisations jusqu'en 1922.

Ajoutons qu'aucune notification de notre prétendue radiation ne nous fut jamais faite et que les lettres de MM. José Germain et Christian Frogé nous en apportent la première et joyeuse nouvelle... Joyeuse, car c'est une bien pitoyable et ridicule retraite qui n'assure sa défense qu'à l'aide d'artifices de procédure et de flagrantes inexactitudes.

Entrons au fond.

Là, pas l'ombre d'une contradiction de votre part.

Nous maintenons intégralement tout ce que nous avons dit et que vient confirmer, au reste, une bien maladroitte lettre de M. René Le Gentil, pacifiste, adressée — on ne sait pourquoi — à Vaillant-Couturier seul. Après avoir assez longuement vanté ses propres mérites socialistes, que personne n'aurait songé à contester, M. René Le Gentil, pacifiste, s'efforce d'administrer la preuve que la présence de deux belliqueux ministres du Bloc national à la table de l'A.E.C. est l'indice le plus évident que l'Association ne fait pas de politique...

M. Léon Bérard (dont on connaît la circulaire aux instituteurs) n'a été invité que pour apporter « l'appui » (combien ?) du ministre de l'Instruction Publique à une pieuse publication de l'Association. Quant à M. Maginot, « il a témoigné d'un beau courage civique en décorant Duhamel et Dorgelés » — entre autres.

Et M. René Le Gentil continue :

« D'autre part, pour témoigner de la vérité, j'ajoute que M. Maginot, qui connaissait nos sentiments, s'est, dans les quelques paroles prononcées par lui, déclaré *nettement pacifiste* ». (sic)

Cela constitue, sans doute, un bel effort pour M. Maginot, mais le fait que les banquets de l'Association puissent accomplir des miracles, ne change rien à leur caractère politique, au contraire. L'allégation de M. René Le Gentil est manifestement aussi gênante pour M. Maginot que pour l'A.E.C.

Une organisation qui se prétend neutre, négocie avec les pouvoirs publics pour défendre les intérêts de ses membres : elle n'invite pas les ministres les plus réactionnaires à *présider* ses banquets. Elle ne flagorne pas un ministre de la guerre. Une association d'anciens combattants qui se prétend animée d'un esprit pacifiste ne charge pas son secrétaire général de faire publier sous sa direction un ouvrage qui s'appelle « *La Grande Guerre* », préfacé par le maréchal Foch, présenté par le maréchal Pétain avec entr'acte, la collaboration de M. René Le Gentil, pacifiste et de M. Marcel Sauvage, anarchiste. Il y a des contacts qu'un ancien soldat ne devrait pas pouvoir subir, serait-ce dans la plus louable des intentions...

Une association qui se prétend indépendante, sauvegarde jalousement cette indépendance-là et ne cherche pas à l'aliéner en s'efforçant de se substituer aux organes de propagande officielle...

Bélisaire tendait son casque aux passants. Il est évidemment plus pratique et plus rémunérateur de le tendre aux services officiels des fonds discrets et des décorations bruyantes. Mais qu'on ne se prétende pas alors libre et sans attaches d'aucune sorte avec le gouvernement ; qu'on accepte d'être une annexe de l'Assistance ou des Pensions ou du *Journal Officiel*. Nous sommes persuadés que c'est en toute honnêteté que le bureau de l'A.E.C. s'est laissé faire prisonnier par les pouvoirs publics en se frottant à eux d'un peu trop près. Tout l'annonce d'ailleurs et jusqu'à cette fin de lettre de M. Christian Frogé :

« Nous gardons pieusement le souvenir des 1.700.000 morts de la guerre et quand nous nous inclinons sur leurs tombes, nous oublions les haines de parti que leur sacrifice aurait dû abolir ».

On ne peut employer avec plus d'inconscience les clichés les plus officiels de l'éloquence sacrée. Il n'est pas un assassin d'Académie, de Parlement ou d'Etat-Major qui n'ait, à l'usage des grands journaux bourreurs de crânes qui ne font pas de politique — eux non plus — tenu cent fois pareil langage contre la Paix. Contre nous (qui ne considérons pas les morts comme un docile personnel d'hommes sandwiches) le secrétaire général de l'Association des Ecrivains Combattants ose se servir des morts.

C'est la marque du collier.

Agrérez, Messieurs, nos salutations confraternelles.

JEAN BERNIER.
VAILLANT-COUTURIER.

Demandez aujourd'hui même à « Clarté » des carnets d'abonnements et des numéros de propagande

PICASSO

Par R. FRYE

(Traduit de l'anglais par Francis TREAT)

Partout où la civilisation est suffisamment développée pour se préoccuper des beaux-arts, on connaît depuis plus de dix ans déjà, le nom de Picasso. Picasso, en effet, a plus de renommée que de réussite. Ses tableaux n'atteignent pas les prix les plus élevés ; ils ne se vendent pas non plus très rapidement. Le peintre éveille chez son public plus de curiosité que d'affection ou d'attachement.

Si l'acheteur hésite devant les tableaux de Picasso, il n'en est pas de même pour l'artiste. Parmi ceux qui sont plus jeunes que lui, il n'y en a guère qui n'aient pas subi à un moment ou l'autre, son influence.

Sans lui attribuer la découverte du cubisme, — puisque dans l'art aussi bien que dans la science, les découvertes sont rarement l'œuvre d'une seule intelligence — on peut dire néanmoins que sans lui le cubisme n'aurait atteint ni sa forme ni son étendue d'aujourd'hui.

Certes, il n'a pas inventé le futurisme. Celui-ci est pendant une déformation de ses idées. Il obtient d'ailleurs des résultats tout autres que ceux qui furent visés par Picasso.

Picasso a fourni aux artistes une source presque inépuisable de nouvelles idées artistiques. Il a l'esprit fécond et inquiet du chercheur toujours en quête de nouveaux horizons.

Il importe peu que son œuvre plaise ou déplaise ; l'influence de stimulant qu'elle a exercée sur l'art de son époque ne pourra jamais être niée.

On nous dit parfois que l'art n'a plus besoin de nouvelles aventures et que le langage artistique développé par nos prédécesseurs nous offre un moyen d'expression qui suffit à tous nos besoins. Je ne dirai pas qu'un artiste des plus doués et des plus originaux, soit dans l'impossibilité de s'exprimer sans vouloir dépasser les cadres du formulaire accepté. Mais il y a des moments où les sensibilités artistiques ne trouvent pas d'issue par les chemins usuels, et alors il faut bien que le torrent se fraie une route nouvelle. Ce besoin s'est fait sentir pour la première fois peut-être dans la poésie de Mallarmé, qui, sous certains rapports, anticipait les méthodes que Picasso appliqua plus tard à la peinture. Chez tous les deux on sent l'effort vers une plus grande pureté d'expression, vers l'élimination de tout ce qui est accidentel ou accessoire de l'effet essentiel.

Lorsque nous disons qu'un objet ou un paysage est *beau*, nous exprimons un état de satisfaction dont les causes peuvent être très variées. Notre plaisir dérive d'une infinité de sources. Nous ne nous arrêtons pas pour les analyser ; l'état d'âme créé par leur action compliquée sur nous, nous suffit. Parmi ces sources de plaisir, il y a, sans doute, certaines intuitions de plaisir esthétique. Le problème pour l'artiste consiste à isoler celles-ci de toutes les autres, afin de les rendre avec toute la pureté et l'intensité qui leur sont naturelles.

Picasso poursuit ses recherches dans ce sens sur plusieurs plans à la fois. Si vous visitez son atelier, vous verrez des tableaux si divers qu'au premier abord vous serez tenté de croire à l'ouvrage de plusieurs peintres.

Il y a une série de grandes toiles représentant des nus assis, dont les formes amples et lourdes remplissent la toile entière. Par une habile déformation, l'artiste a su leur donner une gravité et une lenteur de mouvement qui vous font penser aux habitants d'une autre planète, à des êtres qui seraient comme surhumains. Il y a aussi des tableaux minuscules où des formes nues sont silhouettées contre le bleu intense et lumineux d'une mer du sud. Ceux-là auraient pu être l'œuvre d'un peintre de la cour des Gonzaga ou des Este.

Il y a encore des toiles où la représentation de la nature joue un rôle très limité. Ce sont des enchevêtrements de formes irrégulières aux contours rectilinéaires. Les couleurs y sont intenses mais sobres, avec des taches de blanc ici et là qui ressortent vivement. Peu à peu, on s'aperçoit que ces formes — qui sont presque géométriques — représentent des *jongleurs et des clowns de cirque* qui jouent sur des instruments divers. Bien que la pose de ces êtres soit due à une observation très précise de la nature, leurs contours angulaires et les lignes rigides qui les dessinent les privent de toute ressemblance avec la nature.

Il y a, enfin, d'autres tableaux où cette recherche a été poussée à son extrême limite, et où il ne reste aucune image de la nature. Lorsque je dis « aucune image » j'exagère un peu. Ces tableaux sont plus que des combinaisons de couleurs plus ou moins harmonieuses, tel un tapis ou une couverture de lit. Par sa recherche soutenue des différentes techniques de la matière, Picasso a su donner à certaines parties de son tableau l'aspect d'être plus ou moins éloignées de l'œil qui les regarde. Ces formes presque géométriques sont posées en relief les unes contre les autres. Elles appartiennent à un monde à trois dimensions comme celui de la nature ; et aussi à un monde de lumière et d'ombre. En effet, dans ces tableaux, Picasso a essayé de nous offrir une pure abstraction des qualités qui, dans le monde visible, éveillent nos émotions esthétiques ; c'est-à-dire des volumes dans l'espace lumineux. Ce sont les qualités essentielles et visuelles du monde, privés de toute signification anecdotique superflue.

Si maintenant nous venons aux autres œuvres de Picasso — aux nus assis ou aux paysages — nous découvrons que les principes qui gouvernent les dessins abstraits contrôlent aussi ces formes qui se rapprochent davantage de la nature. Leur volume correspond plus ou moins à celui des formes humaines ; mais leurs rapports entre eux et avec l'espace où elles évoluent sont réglés néanmoins par les principes définis de l'Harmonie. C'est que ces résultats si divers proviennent d'une préoccupation toujours identique : ce sont des moyens différents de rechercher les rapports harmonieux entre les aspects purement visuels de la nature. Ce sont des tentatives de résoudre le problème de la peinture.

Ce problème se pose à peu près de la façon suivante. Puisque ce que nous appelons la beauté dans la nature se compose des divers éléments des plaisirs sensuels aussi bien que de l'élément purement esthétique, comment pou-

vons-nous distinguer parmi les formes infiniment diverses de la nature, celles qui n'appartiennent qu'à la beauté picturale ? Comment pouvons-nous englober celles-ci en une seule unité, et selon quels principes devons-nous agir ? L'artiste qui se trouve aux prises avec ce problème arrive naturellement à la conclusion suivante : puisqu'il y a deux conceptions de la beauté, il devra exclure de son tableau toutes les formes qui, par les idées qui leur sont associées, pourraient éveiller d'autres sentiments que ceux du plaisir esthétique. Il sait combien il est dangereux de permettre aux sentiments poignants de la vie réelle — si légèrement évoqués qu'ils soient — d'empêcher la contemplation des rapports purement visuels vers lesquels il voudrait nous attirer. Aussi le peintre désirera-t-il échapper à la tyrannie de l'objet, qui, dans sa représentation même, entraîne tant de réactions incertaines.

Ne serait-ce pas la plus grande victoire de l'art, s'il réussissait à bâtir une unité capable d'éveiller nos émotions esthétiques par des données abstraites seulement, sans avoir recours à l'apparence de la nature ? Ou encore, lorsque, par cette méthode, l'artiste aurait découvert en quelque sorte les principes fondamentaux de l'art pictural, ne pourrait-il pas essayer de les re-imposer sur les formes de la nature, à seule fin de démontrer que celles-ci ont une tout autre signification que celle qu'on leur attribue habituellement.

On pourrait presque affirmer que des recherches semblables ont conduit le peintre à anticiper les idées d'Einstein sur la nature de la matière. L'artiste tend à se libérer de plus en plus de l'objet comme entité définie. Il se borne à des rapports : aux rapports entre des plans que l'œil voit inclinés à des angles différentes ; aussi réussit-il à créer des volumes relatifs dans un espace pictural, selon certains principes de rythme.

Lorsque la contemplation des formes de la nature a développé chez l'artiste un sentiment du rythme, il est forcé de construire un monde autre que celui de la vie ordinaire, et dans un autre espace. C'est en développant cette idée, qui est d'ailleurs parfaitement logique, que Picasso a joué le rôle d'un grand innovateur.

Jusqu'à quel point le public peut-il suivre l'art dans ces régions du sentiment abstrait ? Cela est difficile à estimer. On sait bien que des causes économiques tendent toujours à ramener l'art à satisfaire des besoins plus communs, c'est-à-dire, à interpréter les sentiments de la vie actuelle. A de rares exceptions près, l'artiste s'est toujours trouvé dans la nécessité de sacrifier en quelque sorte son désir d'atteindre à une liberté et une pureté parfaite d'expression, à un public qui demande d'autres satisfactions. Il est facile de comprendre pourquoi un art tel que celui du cinéma qui s'appuie sur un public immense demande à l'artiste un sacrifice plus que considérable...

Au fond, la situation de l'art est tout à fait semblable à celle de la science. Pendant des siècles entiers, la main égoïste des hommes retenait ceux qui recherchaient la vérité. Les théories de l'univers que l'homme s'était construites à priori, lui donnèrent la satisfaction d'une place centrale et d'une importance suprême. La vérité objective de la science demanda qu'il se défit de ses prétentions. Chaque découverte nouvelle porte atteinte à sa satisfaction égoïste.

De la même façon, l'égoïsme romantique de l'homme combatta longtemps encore le désir instinctif de l'artiste pour une contemplation parfaitement détachée et désintéressée de la forme. Pendant longtemps encore, cet égoïsme demandera, et exigera, sous la pression des nécessités économiques, un art de compromission, un art qui évolue dans les cadres des émotions personnelles et des passions de la vie quotidienne.

LECTURES ET DÉBATS

SCEPTICISME

par PARIJANINE

Depuis la guerre, le scepticisme français a repris des couleurs et se porte bien.

Il est difficile de dépeindre fidèlement notre scepticisme. Par trop ou trop peu, nous en faussons l'image. Depuis les siècles les plus lointains, il appartient à notre race, il pare ses idées, il détermine ses attitudes. Il nous a donné de la force quand il se transmuait en doute philosophique. Il nous a débilisés lorsqu'il dégénérait en vandalisme intellectuel et en muflisme pratique.

Le scepticisme, par lui-même, n'a point d'énergie créatrice. Mais il n'est pas nécessairement destructeur d'énergie, — loin de là. C'est une valeur auxiliaire de haute importance. Il s'unit à la croyance, et l'affine; il modère ou attise, suivant les besoins, l'imagination.

Le scepticisme grec a bien servi la Grèce, — avant de la ruiner. Le scepticisme romain fut une élégance empruntée,

un snobisme; il fut pernicieux. La Grèce vécut librement; elle répondait d'elle-même et le citoyen grec répondait de lui-même; la Grèce ne connut point d'autres responsabilités. Mais au moment où le scepticisme séduisit les Romains, le dernier des « prolétaires » de Suburre répondait, jour et nuit, du sort de la Ville Eternelle, — immense Etat, monde entier. Il n'y avait point de liberté dans Rome qui est une œuvre de foi et de piété vigilante; il ne fallait point de scepticisme autour du Capitole. Les sceptiques furent, à des degrés divers, les auteurs, les acteurs et les spectateurs de la décadence romaine.

Tout cela a été démontré par les historiens.

Nos origines sont hétérogènes. Nos ancêtres du Nord et du Midi se sont alliés à nos ancêtres autochtones. Notre scepticisme n'est sans doute point venu du Nord qui est la région des croyances, des mystères et des passions incons-

cientes. Sans doute doit-il beaucoup au Midi, patrie des cultes, des dogmes, des hérésies, du libre examen et de la passion cultivée. Sans doute encore le scepticisme méridional convenait-il au tempérament de nos Gaulois moustachus; ces hommes-là goûtaient surtout *rem militarem et argute loqui*; ils aimaient à se battre et à pérorer. Ce sont de matois orateurs qui cognent au moment voulu: ces gens-là, avant de s'en douter, sont des sceptiques.

Je me figure volontiers la Gaule romaine et chrétienne comme un monde pieux, mais éminemment raisonnable entre toutes les communautés de « l'univers » ptoléméen. La doctrine orientale ne fut pas, en somme, l'objet de trop furieuses discussions. On admit franchement la croyance telle qu'elle était donnée; on la délimita, sauvegardant ainsi la liberté essentielle de l'esprit. Dans les pays de croyance aveugle et de superstition passionnée, la foi est troublante et remuante; elle dévie continuellement; elle suscite, jusqu'à nos jours, des hérésies et des sectes. La « fille aînée de l'Eglise » donna, à travers les siècles, un exemple de raison pratique et de modestie au pied des autels. Le chrétien de notre antiquité, c'est, pour moi, l'évêque Fortunat, poète et gastronome.

On se préoccupa plutôt de discipline. Les intérêts de l'Eglise-Etat et de la Royauté chrétienne déterminèrent les actes, et les violences, des pouvoirs. Sur ce point, nous n'avons jamais plaisanté. Toutes les atrocités de notre histoire religieuse se rapportent à des questions d'autorité. Nous ne nous serions pas battus, comme des Byzantins, pour des attributs d'hypostases.

Le scepticisme romain, joint à la malice gauloise, a donc survécu parmi nous. Il nous aurait nui s'il n'avait été corrigé et dominé par la foi nouvelle, par le zèle national, par de grandes conceptions politiques. Mais il s'est tenu sagement dans les limites qu'on lui imposait, et lui-même a formé une limite. La satire du moyen âge, le doute empirique de Montaigne, le doute métaphysique de Descartes, la morale narquoise de La Fontaine, le rire de Molière, la tolérance de Voltaire, l'hédonisme de Stendhal, l'éclectisme moral de Sainte-Beuve, le nihilisme de Flaubert, la religiosité de Renan et, de nos jours, l'indulgence de France comme la dialectique de Gourmont signifient, entre mille exemples, que nous discutons toujours toutes les vérités que l'intérêt du moment ne protège point. Ce scepticisme ne saurait nuire et il est souvent indispensable.

Cependant, il n'y a point en lui, répétons-le, de force créatrice. Les grandes œuvres d'une nation s'accomplissent par la foi, et par l'imagination, et par la volonté. Le sceptique véritable ne croit à rien, se méfie ou s'amuse de son imagination; et s'il manifeste de la volonté, elle n'est point généreuse.

Ce sceptique parfait est d'ailleurs un type abstrait, théorique. Il n'existe point en chair et en os, ni parmi nous, Français, ni ailleurs.

Tous nous croyons à quelque chose; tous nous subissons le charme et l'entraînement des fortes imaginations; tous nous connaissons l'enthousiasme, et la persévérance de la volonté, et tous même la générosité, la bonté et la sainte bêtise de la bonté.

Voilà donc la limite de notre scepticisme. Les plus malins d'entre nous sont encore les fidèles d'une doctrine; et, comme la foi sans la charité ne peut rien, ces plus malins sont, à leurs heures, de braves gens, de même que les imbéciles sont toujours, à un moment quelconque, des gens d'esprit.

Il faudrait avoir le courage d'avouer cela. Le danger de notre scepticisme français, de notre scepticisme vulgaire et à

bon marché, consiste en ceci qu'il nous donne honte de nos croyances et de notre bonne volonté. Se déclarer convaincu, c'est à Paris, c'est en France se faire passer, bien souvent, pour un niais.

Cependant, qui dit croyance ne dit pas nécessairement sottise.

Il y a d'admirables fois individuelles qui se sont édifiées dans le doute, dans la douleur, avec beaucoup de réflexion et d'expérience et qui ont été contrôlées, délimitées par un subtil scepticisme. La foi politique de Rousseau, la foi humanitaire de Tolstoï ont donné, aux plus hautes intelligences contemporaines, une leçon réconfortante.

Il y a des fois collectives qui ont créé des mondes, des spectacles devant lesquels l'esprit se complait: monde grec, monde de la cité romaine, certaines communautés chrétiennes, nationalités, révolutions.

Les plus fameux sceptiques ont prouvé, à une heure décisive, qu'ils partageaient une croyance. Quand Flaubert écrit: « J'ai une envie, un prurit de me battre... J'ai acheté un sac de soldat et je suis prêt à tout... » (mais il écrit aussi, un peu plus bas: « Toute gentillesse, comme eût dit Montaigne, est perdue pour longtemps, un monde va commencer; on élèvera les enfants dans la haine des Prussiens! Le militarisme et le positivisme le plus abject, voilà notre lot désormais... »); quand un vénérable ironiste se présente, en 1914, au bureau de recrutement; quand de Gourmont écrit *Pendant l'Orage*, — ces hommes font acte de foi.

D'autres, il est vrai, dans les mêmes circonstances, se conduisirent tout différemment, et beaucoup mieux selon nous; ils sortirent de l'indifférence pour demander la Paix, et formèrent cette Internationale de la pensée à laquelle nous adhérons de toute notre conscience. Mais il faut choisir ici des arguments *ad hominem*, susceptibles de toucher ceux que nous visons.

« Le respect de toutes les opinions » est une opinion de commis-voyageur; c'est-à-dire universellement adoptée. Et pourtant, dans ce pays où l'on respecte bénévolement les opinions les plus inconsidérées, on se f... carrément des croyances les plus généreuses!

Puisque nous n'échappons jamais à toute croyance, appliquons notre scepticisme à l'examen des doctrines et faisons notre choix; ou bien créons notre propre doctrine; mais défions-nous du scepticisme vulgaire, qui est une attitude de prétention et de lâcheté, non une preuve d'intelligence.

La foi, dans le sens que nous pouvons lui attribuer désormais, est une adhésion de la conscience à un idéal, après examen. Et elle est mieux que cela: elle est un acte de zèle intellectuel et moral; elle est la volonté *du mieux* utopique par laquelle l'homme s'affranchit de plus en plus de sa condition bestiale.

La science même, dans ses recherches les plus diverses, nous donne un exemple de cette foi, consciente du but, malgré les déconvenues occasionnées par les méthodes.

Si nous croyons au progrès de la science, au perfectionnement de l'intelligence humaine, nous faisons acte de foi non moins que de raison; nous exprimons la volonté de la raison. Et nous sentons que, dépourvus de cette volonté, de cette foi, nous retomberions à l'état animal.

Cette foi de l'homme, cet idéal de l'homme ne varient point. Mais, selon les époques, selon les mœurs, selon les étapes de l'intelligence, l'horizon lumineux se déplace: ce qui fut la route hier n'est pas la route de demain. Notre faible espèce doit se hâter. Instinctivement, l'homme se refuse à renouveler les expériences dont il a tiré ce qu'elles compor-

taient de positif. Notre point de vue se modifie sans cesse; notre volonté doit suivre nos yeux ou plutôt les devancer.

Il ne s'agit plus de constituer des nations, d'élever des frontières, de grouper des peuples autour d'un centre armé. Les nations sont faites; les frontières les gênent; les monarchies sont impuissantes à organiser et à protéger les peuples.

Les majorités ne se composent plus d'ignorants. Les facultés individuelles sont fort inégales. Mais il y a comme une communauté de possession des richesses de l'esprit, grâce à quoi l'homme de l'usine et l'homme des champs participent, plus ou moins consciemment, à la vie intellectuelle. Il me semble que la culture générale du grand Condé n'a pas dû surpasser de beaucoup celle d'un sous-officier rengagé de notre époque. Un ouvrier de la voie ferrée connaît beaucoup plus largement les intérêts économiques du monde que ne les a connus Henri IV, ce grand faiseur de routes. A la faiblesse individuelle se substitue, en tout cas, une immense capacité générale. Il y a une volonté collective, qui borne les tyrannies, qui annonce l'affranchissement décisif des masses populaires.

Telle est l'idée que nous suggère le poème de Martinet, *la Nuit*. Telle est bien la situation de ce moment. Au prix de monstrueux sacrifices, la guerre a, du moins, déconsidéré définitivement les hommes qui détenaient, qui détiennent encore l'administration du monde. La bataille nous a donné une leçon de fraternité. Pour beaucoup d'entre nous, la guerre est le point de départ de la foi révolutionnaire.

Instinctivement, les défenseurs des vieilles idéologies se réfugient dans le scepticisme: Croyez-vous que?... Peut-on vraiment?... Allons donc, quelle bonne blague!... L'homme n'est pas assez parfait pour... etc.

Mais nous qui croyons à la nécessité inéluctable du changement, parce que nous le voulons, nous prétendons que l'on peut vraiment...; et nous surestimons l'homme, s'il en est besoin, pour avoir un jour le droit de l'estimer.

Le scepticisme de l'heure présente, peu de temps après la guerre, est un spectacle triste à considérer. Ce n'est certainement plus le scepticisme de nos philosophes. C'est une imitation; c'est un mensonge; c'est de l'inconscience.

On imite les pyrrhoniens d'hier parce qu'ils surent donner à leur doute — provisoire (le doute ne se maintient guère) — un aspect charmant, et surtout parce qu'ils en tirèrent avantage.

L'ironie facile d'aujourd'hui est une imposture; elle s'incline basement, elle se cache, elle devient éloge devant la force, devant le succès, devant l'argent.

Le scepticisme vulgaire manifeste l'instinct critique de notre race, non l'esprit critique; il ne procède point du jugement. Il est banal et inconsistant; c'est une expression toute faite; c'est le cliché de l'esprit français.

Par sa tournure agressive, par l'ironie, il dégénère en vandalisme: il attaque, il détruit bêtement l'œuvre d'art qui est une œuvre de foi; il l'enfouit sous l'ordure du boulevard. Il attaque l'idéalisme, moral ou social, il entrave, plus qu'une réaction consciente, l'évolution de la société. Il est l'auxi-

liaire indispensable de la réaction. Il abuse du mot *liberté* pour asservir. Il justifie le muflisme contemporain.

Les réflexions qui précèdent sont venues de lectures, de l'interminable lecture que notre profession nous impose. A travers journaux et revues, de jour en jour, un même thème revient, la même incrédulité sort de la même sottise, la même ironie des mêmes boîtes creuses.

Ne point avoir d'idéal s'appelle « être un esprit averti ». Ne point avoir de principes, c'est une « délicate ironie ». Manquer de génie, galvauder un talent, c'est « avoir le sens de la relativité de toutes choses ». (Einstein *ad usum populi*.) Avilir l'homme et sa douleur, le créateur et son œuvre, c'est « n'être point dupe des apparences ».

Les représentants attirés de cette nation spirituelle craignent, par dessus tout, d'être pris pour des imbéciles.

Telle est la rançon du mépris romantique; le bourgeois a lu Flaubert (il commence à lire Flaubert); il se méfie de lui-même. L'instruction, la culture générale l'ont, hélas! atteint et perverti. Nous n'aurons plus bientôt de Bouvard ni de Pécuchets dont l'unique mais haute vertu fut: la confiance en l'esprit humain.

Il est à peu près inutile de prouver par des exemples ce que je prie le lecteur d'observer. Je ne suis pas seul à signaler l'abus que l'on fait du scepticisme. Récemment, M. René Lote nous parlait de « cette ironie goguenarde que l'on a à Paris pour les gens « emballés »... Entre membres de l'Institut, et surtout entre jeunes Normaliens, on ne se traite que d'esprit « passionné », mais c'est la dernière des injures. D'où débarque-t-il, ce paysan du Danube qui a la naïveté de s'étonner, de s'indigner, qui découvre encore des vérités à l'âge de vingt ans?... Ce n'est pas une « conscience », c'est un gaffeur... » (R. Lote, *l'Article de Paris en Littérature, Grande Revue, mai 1922*).

Je terminerai cependant par deux citations que je déroberai au rédacteur de la *Traite des Muses*.

La première est empruntée à M. de Bury:

« Hélas, le tolstoïsme n'est pas mort, et on sait avec quelle autorité les disciples de Tolstoï qui ont pris le pouvoir veulent imposer au monde l'amour universel et les délices des travaux forcés... » (*Mercure de France, 15 juin*.)

La seconde est prise à M. Sébastien-Charles Leconte, ancien poète, collaborateur de *Belles-Lettres* et de *la Victoire*:

« L'étranger qui étudie l'Ame russe s'étonne de la voir aboulique (?) et démente (?), toute en confusion et en persécution. Le Russe porte en lui cette Ame, elle fait partie de sa nature... Elle ne le surprend pas. — Elle lui communique le génie... son génie. Les pauvres Russes sont des types dans le genre de Lamartine: Ils siègent au plafond. — Nos romans, avec leurs pauvres histoires de cocus, sont un peu bêtes à côté des leurs... Paul de Kock et Jean de la Fontaine, voilà notre lot. Au fond, ça vaut mieux pour notre pain quotidien, et notre liberté d'écrire (ces fariboles!) — deux choses inconnues là-bas. »

Intitulez-moi ça, je vous prie: *Des mérites comparés de Dostoïevsky et de Paul de Kock*.

Il y a beaucoup de scepticisme là-dedans.

Etat civil du Cinéma

Par Léon MOUSSINAC

II

On s'est enfin aperçu — pénible expérience — que le cinéma n'agissait plus sur la foule par la seule vertu magique des images et que la foule réclamait autre chose.

Quelques-uns, — peu — chez nous et ailleurs, se rendent compte qu'il faut perfectionner en même temps la forme et le fond, que chaque découverte technique est un enrichissement expressif de l'image et que le cinéma convient surtout à l'affirmation des aspirations de l'homme moderne et à l'interprétation de la vie mécanique et active de ce temps.

Mais il faut compter avec des préjugés puissants qui restent à abattre, avec le manque d'initiation du public en général et certaines forces financières ignorantes ou hostiles.

Une telle situation, si l'on excepte les initiatives individuelles toujours possibles, même dans l'état actuel du régime bourgeois, mais qui ne sauraient constituer une base définitive d'exploitation, — oblige les cinégraphistes à des compromis artistiques déplorables. Un film coûte très cher à exécuter et tel avance la somme à condition que sa maîtresse (qui ne réunit aucune des qualités requises) soit engagée comme vedette, tel autre exige que l'intrigue continue des éléments de succès dits « publics », c'est-à-dire: une lutte, une scène de viol, une poursuite, un enfant, une grand-mère malheureuse et bonne, un patron sympathique, un chien fidèle, etc.

D'autre part, l'initiative est indispensable, sans quoi le public reste uniquement attaché au développement dramatique du sujet et demeure insensible à la beauté et à l'originalité du moyen d'expression.

Cette initiation est assez lente. Nécessaire aussi bien que l'initiation littéraire ou artistique, elle oblige notamment à la connaissance de quelques films représentatifs des progrès du cinéma, connaissance d'ailleurs aussi obligée que celle de certaines œuvres imparfaites et lointaines, telles que les inégales et abondantes poésies des trouvères des XIII^e et XIV^e siècles à l'initiation poétique. Qui-conque pressent justement dans le cinéma la naissance d'un art capable de renverser l'ordre complet de la connaissance ou du sentiment et digne des temps nouveaux, ne saurait se dérober impunément à l'obligation d'étudier des films tels que: *Forfaiture, Pour sauver sa race, La conquête de l'or, David Garrick, Intolérance*, les films de Chaplin, de William Hart, de Douglas Fairbanks (notamment une aventure à *New-York* et le *Signe de Zorro*), *Le Lys brisé, Mater Dolorosa, la X^e Symphonie, La fête espagnole, Les Proscrits, Le trésor d'Arne, Fièvre, Le carnaval des vérités, Le penseur, El Dorado*.

Les Américains, on le sait, ont fortement contribué à désencombrer le cinéma d'une part de nos préjugés. Bien loin de le confondre avec le théâtre, ils ont appliqué, sinon exprimé, les premières règles qui lui étaient propres. Ils ont parfaitement compris la puissance de l'image animée. Ils l'ont considérée, pour la première fois, en elle-même et l'ont développée avec une logique brutale qui n'empruntait rien au passé. En cela, ils furent admirablement servis par leur absence de culture. Leur civilisation, jeune

et neuve, ne s'embarrasse pas d'une tradition artistique considérable. Ainsi, ils purent s'élancer à la découverte avec un large espoir, une foi pratique et avide qui devaient leur être particulièrement favorables. Griffith, le premier grand nom de l'écran et, avec lui, Cecil B. de Mille et Thos. — Ince, sont allés droit à la vérité cinématographique; et notre émotion, en présence de films tels que *Forfaiture, Intolérance, Pour sauver sa race*, puis *Le lys brisé*, nous permit d'évoquer les prodiges futurs et nous fit sentir toute la force de l'erreur où nous nous obstinions.

Les Américains furent ainsi les premiers à se servir vraiment de l'instrument que nous avions découvert. Ils franchirent seuls la première étape, ou plutôt ils marchèrent en avant, dans un effort qui nous étonna. Mais si leur absence de culture fut la raison principale de leur succès, elle les empêche maintenant d'aller plus loin ou, du moins, aussi vite. C'est à leur tour d'être inquiets et de chercher. Et ils se voient concurrencer par les Suédois qui apportent à l'écran la vigueur d'une âme neuve et toute la richesse d'une imagination originale.

Nous nous sommes plu, à découvrir en Griffith, un génie soucieux d'émotion grave qui emploie toutes les ressources de son incomparable technique à donner une vérité précise aux images et à développer un sujet (je juge ici en faisant abstraction de ses intentions morales, naturellement) qui trouve presque exclusivement à l'écran ses raisons propres; et ainsi nous avons pressenti tout demain en ses œuvres.

Sjstrom, animateur et acteur suédois, nous a secoués, avec les *Proscrits* d'un large souffle humain, d'un lyrisme éperdu, d'une émotion qui empruntait à la nature, plus complètement que les films du Far-West, une force nouvelle. A ses côtés un Stiller, un Ivan Hedquist ont contribué à créer un genre nouveau qui trouvera peut-être bientôt sa perfection et nous amènera à la forme définitive du drame et de la comédie cinématographiques. Les Suédois, sans imiter les Américains, ont repris la formule, l'ont complétée, enrichie, renouvelée en lui faisant don de leur sensibilité particulière, en s'efforçant de conter — et en contant admirablement dans *Le Trésor d'Arne* ou *l'Épreuve du feu* — les grandioses ou exquises légendes de leur pays.

Pendant ce temps, l'Italie semblait dans les albums de belles images, confondant photographie et cinéma, et ignorant que la tragédie d'un seul sourire peut autrement dépasser en émotion le geste de dix mille figurants dans le plus beau paysage de Sicile.

Quant à l'Allemagne, nous ne connaissons que peu de ses films encore. Mais elle travaille...

Chez nous, les « exploités » de la merveille n'ont point manqué, mais ses artistes restent rares. L'art des Suédois nous a séduits fort à propos en un temps où, ayant compris enfin l'exemple américain, assimilé ses vertus, et aussi découvert son angoisse, nous cherchions à nous ressaisir. Pourtant, le manque de confiance en soi, l'inquiétude artistique quelquefois, l'effroi de travailler contre toute sympathie, ébranlent encore la foi des cinégraphistes

— j'entends des cinq ou six artisans dignes de ce nom. Et il est vraiment remarquable que dans cette atmosphère si peu favorable, quelques-uns d'entre eux aient fait des progrès constants, soient parvenus à réaliser des films qui, en dépit de leur imperfection, marquent de véritables étapes dans la découverte, un effort certain pour s'affranchir des influences étrangères et des servitudes imposées jusqu'alors par leur culture et les préjugés de leur goût. Ces essais ont abouti notamment à *El Dorado*, de Marcel l'Hervier, à *La Roue*, d'Abel Gance, à *La Femme de Nulle part*, de Louis Delluc.

Créé pour le siècle des foules, le cinéma vers lequel tout de suite la foule est allée, attirée, puis séduite par sa nouveauté et sa magie lumineuse, est un art d'instinct qui s'éveille peu à peu à l'intelligence. L'ironie, le dédain ou l'incompréhension à son égard proviennent surtout de ce qu'on a oublié de considérer qu'un art qui se forme ne saurait atteindre d'un coup à sa plénitude et qu'il convient précisément de l'y élever.

Il est de toute évidence qu'en raison de l'argent que sa mise en œuvre réclame, dans l'état actuel de la société bourgeoise, le cinéma ne peut guère qu'être mis en complète servitude par les capitalistes de toute catégorie. Il ne pourra vraiment atteindre sa perfection que dans l'indé-

pendance d'un état social meilleur. Si un écrivain peut écrire un chef-d'œuvre avec quelques sous d'encre et de papier, si n'importe quel artiste peut créer de la beauté avec de pauvres ressources et lutter dans une certaine mesure contre l'indifférence et la servitude où la société le tient, le cinégraphiste a un besoin absolu de capitaux considérables. Il n'a rien à attendre de l'État qui ne sait que subventionner certaines propagandes, de vieilles académies inutiles, et des impuissants de toutes sortes. Il est contraint de faire la cour au coffre-fort et celui-ci a des exigences qui, d'ordinaire, n'ont rien à voir avec l'art et la beauté.

Il convient donc surtout d'utiliser les heures présentes à créer, si possible, l'esthétique du cinéma de demain, à mettre au point les découvertes du savant et les idées de l'artiste, à énoncer les lois. L'intelligence a, ici, sa place. Elle s'est trop occupée et préoccupée, je l'ai dit, de l'écran. Seuls, les essais de Louis Delluc (*Cinéma et Cie Photogénie*) de Jean Epstein (*Cinéma*), les articles de quelques autres, ont servi à éclairer un peu le chemin, à fixer les bases de l'ordre cinégraphique. Il est nécessaire que les moyens pratiques de sortir du chaos présent enfin créés, tout soit préparé minutieusement pour atteindre le but avec la plus large « économie » possible, c'est-à-dire, là, comme ailleurs : maximum de perfection dans minimum de temps.

L'Elite Européenne et la Terreur

Nous avons reçu de Romain Rolland, accompagnant cette réponse, la lettre suivante qui constituera pour nos lecteurs la meilleure entrée en matière dans la polémique de haute portée historique qui l'oppose à Albert Mathiez.

« Clarté a publié, dans son n° du 1^{er} juin, un article d'Albert Mathiez, où je suis pris à partie. Je vous envoie ma réponse à publier. Je compte sur votre impartialité pour la faire paraître, sans aucune modification, dans le premier numéro prochain de Clarté. Je vous remercie d'avance et je vous prie de me croire bien amicalement votre. Romain Rolland. »

Réponse à Albert MATHIEZ par ROMAIN ROLLAND

Albert Mathiez vient d'opérer une conversion éclatante. Le savant archiprêtre de l'Eglise de Robespierre a annexé à sa paroisse le poète anglais Wordsworth (1). Il ne lui faut pas plus de trois lignes du *Prélude*, pour enregistrer l'adhésion de Wordsworth aux principes de la Terreur.

Faisons-lui bonne mesure, et complétons sa citation.

Rentré de France en Angleterre, à la fin de 1792, Wordsworth en avait rapporté une foi ardente en la France et en la Révolution. Quand la guerre fut déclarée entre l'Angleterre et la France, il se réjouit ouvertement des défaites de l'Angleterre. Malheureusement, il ne tarda pas à constater les effets désastreux de la guerre

sur l'esprit français. Le despotisme et la violence révolutionnaires, qui lui avaient inspiré déjà d'angoissantes inquiétudes (2), se trouvèrent renforcés.

« ...Les tyrans, déjà forts de tant de raisons scélérates, devinrent forts comme des démons. Encerclés d'ennemis, piqué jusqu'au sang, le pays fut pris de folie furieuse. La contagion du crime de quelques-uns gagna le plus grand nombre... Le carnage domestique remplit alors toute l'année de ses jours de fête... Au milieu de l'abîme de ces énormités, les esprits réfléchis eux-mêmes oublièrent parfois quelle en avait été l'origine, oublièrent que le mot de Liberté eût jamais été entendu sur la terre. Pourtant, tout s'accomplissait sous son autorité innocente ; et rien n'aurait pu être sans son nom béni... » (3)

Les victoires — les justes victoires de la jeune « République herculéenne », auxquelles Wordsworth applaudissait malgré tout, ne suffirent pas à le consoler, à calmer son horreur des crimes de la Terreur :

« ...Profondément mélancolique, ô mon ami (4), étaient alors mes pensées, le jour ; mes nuits étaient misérables ; pendant des mois, des années, longtemps après la dernière convulsion de ces atrocités, l'heure du sommeil vint rarement pour moi avec ses dons naturels, tant j'avais de lugubres visions, de désespoir, de tyrannie et d'instruments de mort, et d'innocentes victimes défaillantes de peur, et d'espoirs d'un moment, et de prières lassées... (5)

(2) *The Prelude*, book X, 83 et suiv.

(3) *The Prelude*, 333-7, 356-7, 374-380.

(4) Wordsworth s'adresse à Coleridge.

(5) *The Prelude*, X, 397-405.

Lui-même se voit, en rêve, traîné devant « des tribunaux iniques », et disputant sa tête aux accusateurs. Il en est ébranlé jusqu'aux racines.

« ...J'avais l'impression, pareille à la mort, d'une désertion perfide qui se faisait sentir jusque dans le dernier lieu de refuge, — dans le fond de mon âme ». (6)

Il s'efforce pourtant de distinguer de ces violences criminelles les saints principes de Liberté. Il évoque ses lumineux souvenirs des premiers jours de la Révolution, le magnifique enthousiasme de la première fête de la Fédération, dont il avait été, en juillet 1790, le témoin enivré, à Arras...

« ...Arras, cette même ville, d'où était sorti, plein de promesses, délégué pour soutenir le droit et l'humanité, ce (7) Robespierre, celui-là qui, plus tard, (et combien peu de temps après !) brandit le sceptre de la bande des Athées ! (sic) ...Quand cette même cité, qui paraissait alors dépasser le reste de la France en exaltation joyeuse, gémissait sous la vengeance de son fils cruel, j'étais près de m'irriter contre ces souvenirs si purs, qui restaient dans mon esprit, comme pour me railler par ce contraste étrange... »

« O mon ami ! peu de moments plus heureux ont été miens que celui qui m'annonça la chute de cette tribu si crainte, si abhorrée. Ce jour mérite d'être noté spécialement. ...Mon voyage m'avait amené sur les sables unis de l'ample estuaire du Leven. Un soleil bienfaisant. Au loin, dans un rayonnement de ciel et de nuages, des cimes glorieuses... A mesure que j'avançais, tout ce que je voyais et sentais n'était que douceur et paix. Sur une petite île rocheuse, tout près, s'élevaient les ruines d'une vieille chapelle... Toute la plaine était tachetée d'une foule bigarrée de véhicules et de voyageurs à cheval et à pied, passant à gué, le cours d'eau peu profond... A quelque distance, la grande mer à marée basse se soulevait, se retirait très loin... Je m'arrêtai, perdu dans cette contemplation... (8) quand le premier de cette troupe qui passait, en approchant, sans me saluer comme c'était la coutume, me cria :

— « Robespierre est mort !... »

« Et, après l'avoir questionné de près, il ne me resta plus un doute que Robespierre et ses partisans, tous, ne fussent tombés !... Grands furent mes transports, profonde ma gratitude envers l'éternelle justice, manifestée par ce fiat. — « Venez maintenant, jours dorés », dis-je, exhalant au milieu de l'immense plage un hymne triomphal ; « comme le matin sort de la nuit, venez ! Ainsi, nous avions raison d'espérer ! Voyez ! Ceux qui, avec une fureur maladroite, avaient répandu une rivière de sang et proclamé que c'était le seul moyen pour nettoyer les écuries d'Augias, ont été emportés par la violence même dont ils se servaient. Leur folie apparaît certaine et visible. C'est ailleurs qu'on cherchera maintenant la sécurité ; et la terre marchera d'un pas ferme vers la justice et la paix ». (9)

Après cet « hymne triomphal » pour l'exécution de Robespierre, Wordsworth reprend foi en la France et se fait de nouvelles illusions sur la Révolution. Je n'ai pas besoin de dire à quelles nouvelles déceptions elles

(6) *The Prelude*, 413-415.

(7) Souligné dans le texte de Wordsworth.

(8) J'abrège beaucoup cette longue description.

(9) *The Prelude*, X, 511-589.

aboutirent ; et cette fois, celles-ci furent définitives. Abattu, découragé, Wordsworth dit adieu à la politique et revint à la poésie, qui le sauva. Il découvrit enfin que la vraie liberté est la liberté intérieure, celle de l'esprit créateur. C'est la conclusion du « *Prélude, ou Evolution de l'esprit d'un poète* » (*The Prelude, or Growth of a Poet's Mind*) qui est, en définitive, la revendication de l'individualisme poétique, en son essence la plus profonde. Et Coleridge, à qui le *Prélude* est adressé, y répondit, dans le même sens, par une épître poétique : *To a gentleman*, qui résume et paraphrase les pensées de Wordsworth.

Voilà donc celui sur l'exemple de qui Albert Mathiez appuie son apologie des dictateurs de la violence, aux temps de la Convention ! Mathiez célèbre la fermeté de Wordsworth et des écrivains anglais, restés fidèles « dans leur ensemble », à la France et à la Révolution... En effet, Wordsworth et ses amis ont repris espoir en la Révolution, après l'exécution de Robespierre et l'écroulement du gouvernement terroriste... Si Mathiez se déclare satisfait, je ne puis que le féliciter de son esprit conciliant. Une fois n'est pas coutume.

Il montre moins d'indulgence à mon égard. Ceci est sans importance. Je tiens pourtant à lui dire qu'en dépit de l'amical ironie dont j'ai usé au début de cette réponse, je suis beaucoup plus près qu'il ne pense de ses jugements sur Robespierre. J'admire Robespierre, je l'ai toujours admiré, et (j'étonnerai sans doute Mathiez), déjà, quand j'écrivais *Danton*, je regardais Robespierre comme un bien plus grand homme que Danton, comme le plus grand homme de notre Révolution, celui dont le regard fut le plus lucide et voyait le plus loin. Mon *Danton* n'est qu'un tronçon d'une épopée interrompue, dont plusieurs chants (ou drames) devaient être consacrés à Robespierre. J'ajoute que, d'ailleurs, en 1900, ma documentation historique était forcément incomplète et que, depuis, les belles recherches d'Albert Mathiez et de sa Société d'Etudes Robespierriennes nous ont fourni des raisons nouvelles de rendre hommage au génie politique de Robespierre.

Mais cet hommage rendu, il n'en reste pas moins qu'en 1922 comme en 1900, si demain Robespierre redevenait le maître en France, j'irais mourir avec Chénier, et non avec Robespierre.

Aussitôt reçu, nous avons communiqué cet article à Albert Mathiez, dont voici la réplique.

Réplique à ROMAIN ROLLAND Par Albert MATHIEZ

Cette réponse de Romain Rolland est vraiment bien faible et bien inopérante. Il avait prétendu que la Terreur avait détourné de la Révolution française tous les penseurs du temps. Je lui ai prouvé, par des exemples nombreux, qu'il n'en était rien et le voilà qui, de tous les exemples cités, n'en retient qu'un seul, celui de Wordsworth, et qui m'oppose quoi ? certains passages bien connus du *Prélude* !

Il s'exprime comme s'il ne savait pas que ce poème, qui n'a été publié qu'en 1850, a été composé de 1798 à 1805, dans une période où l'impérialisme du Directoire et de Napoléon avait déjà détourné le poète de ses sympathies révolutionnaires. « Après cet hymne triomphal pour l'exécution

(1) Dans le n° 14 de *Clarté*, 1^{er} juin 1922.

de Robespierre, dit-il, Wordsworth reprend foi en la France et se fait de nouvelles illusions sur la Révolution. » L'hymne triomphal a été écrit bien après que « ces nouvelles illusions » avaient disparu.

La vérité, c'est que le *Prélude* ne peut pas nous renseigner exactement sur ce que Wordsworth pensa, au moment même, sur les événements de la Terreur. Les souvenirs et la mentalité de l'auteur avaient tellement évolué qu'il gratifiait maintenant Robespierre « de chef de la bande des athées » ! Il n'aurait pas commis cette bourde en juillet 1794. On ne peut utiliser le *Prélude* qu'avec discernement. C'est par les souvenirs strictement contemporains qu'il faut essayer de reconstituer les sentiments du poète pour la Terreur et pour les Montagnards.

Emile Legouis, dans son beau livre sur la *Jeunesse de Wordsworth*, nous apprend que ni les massacres de septembre ni le supplice de Louis XVI ne refroidirent son enthousiasme. Il écrivit au début de 1793 ses *Esquisses descriptives* où il se proclamait « patriote du monde », où il souhaitait le triomphe de la France sur tous ses ennemis, au premier rang desquels était l'Angleterre, où il espérait que « la vague irrésistible balaierait à jamais les tyrans présomptueux qui lui criaient : « Vous n'irez pas plus loin ! ». Il rompait alors avec son ami Watson, il le traitait de renégat parce qu'il avait pleuré sur la mort de Capet. Il écrivait, pour réfuter Watson, une *Apology for the French Revolution*, à laquelle je me suis référé expressément.

Ah! sans doute, admettons-le, il déplore que la Révolution ait dû employer la violence pour se défendre, — et de quel droit Rolland m'attribue-t-il à moi d'autres sentiments ? — mais il comprend que la Révolution ait été obligée « d'emprunter au despotisme ses propres armes pour le combattre ». C'est une variante du mot de Marat sur la nécessité d'opposer au despotisme des rois le despotisme de la liberté. Il déplore la dure nécessité, « mais le salut du peuple qui est la loi suprême, est aussi sa consolation ». Ce qu'il y a de sûr, c'est que les excès de la Terreur ne détruisent pas sa confiance dans l'avenir de la République et de l'humanité. Le malheur présent lui apparaît comme le juste châtiement d'un passé criminel. Même quand le châtiement dépasse sa raison, il ne rétracte pas sa foi. Il trouvait, dit Legouis, une effrayante poésie dans la Terreur. Il se sentait d'audacieuses sympathies avec la force, il se prenait « à aimer étrangement l'exaspération de ce pays qui, de son bec irrité, arrachait le duvet de son propre sein, dans l'espoir insensé de dégager ainsi ses ailes impatientes. »

Plus tard, bien plus tard, dans le *Prélude*, il s'imaginera que la chute de Robespierre le réjouit. Fiction poétique qui aurait besoin d'être attestée par un témoignage authentique datant du moment même ! Que d'admirateurs de Robespierre l'ont renié plus tard de bonne foi ! Benjamin Constant lui aussi jettera l'anathème au grand vaincu et, un moment même, dans ses lettres privées de l'an II, il exprimait pour lui une admiration profonde. Le cas ne fut pas isolé.

Ce qui est certain, c'est que Wordsworth, en 1793 et en 1794, était à l'extrême gauche des jacobins anglais. Il se liait d'amitié avec Godwin, qu'il reniera aussi plus tard, il attaqua avec violence la Terreur gouvernementale organisée par Pitt contre les amis de la France, il la flétrissait dans des vers véhéments imités de Juvénal.

Mais laissons cela. Concédonsons à Rolland, s'il l'exige, ce qui n'est pas prouvé, ce qui m'apparaît même invraisemblable, que Wordsworth ait condamné Robespierre en 1794, est-ce

que Rolland est autorisé à prétendre que la Terreur détournâ le poète de son culte pour la France révolutionnaire ? Il convient lui-même que les « illusions » de celui-ci persistent !

Non, Rolland, vous ne réussirez pas à tirer à vous Wordsworth. Celui-ci ne s'est jamais placé, tant que dura la crise tragique, au-dessus de la mêlée. Il a combattu au premier rang des jacobins anglais. En 1795 même, il cherchait à fonder un journal pour attaquer Pitt et pour défendre la Révolution. Il ne se retira de la lutte, il ne renonça à ses illusions qu'après que la Révolution eût succombé sous les coups des pourris et des généraux. C'est alors qu'il écrivit le *Prélude* où, malgré tout, la flamme ancienne étincelle encore par endroits.

Ah! Rolland, permettez-moi de vous le dire, quel dommage que vous n'avez pas imité le Wordsworth de la jeunesse et du combat ! Quel dommage que vous n'éprouviez pas pour la Révolution russe les sympathies profondes qu'il afficha si courageusement pour la Révolution française ! Ce n'est pas lui qui aurait risqué d'entraver l'action des Montagnards par des désaveux intempestifs, par d'injustes suspicions ! Certes il n'admirait pas tout de leur œuvre, — et croyez-vous que, dans mon for intérieur, je ne fais aucune réserve sur certains actes des Russes d'aujourd'hui ? Mais il savait faire taire ses sentiments personnels quand la Cause était en jeu. Il attendit que la mêlée fût finie pour se retirer dans sa tour d'ivoire. Il est vrai qu'il brûla ensuite ce qu'il avait adoré et qu'avec vous, du moins, ces conversions ne sont pas à craindre.

Et maintenant, Rolland, laissez-moi vous dire que je ne comprends pas ou que je comprends mal la fin de votre lettre. Quoi ! Vous admirez Robespierre, et cela depuis longtemps, — comme je m'en réjouis ! — vous proclamez Robespierre le plus grand homme de la Révolution, vous vantez sa clairvoyance, et vous concluez que si l'Incorruptible revenait, vous iriez mourir avec Chénier et non avec Robespierre ! Je ne pense pas que vous attribuez à Robespierre la moindre responsabilité dans la mort d'André Chénier. Vous savez bien qu'il était alors la minorité dans le Comité et qu'il n'y venait plus. Alors, que voulez-vous dire ? Vous êtes dans tous les cas avec les victimes, — ces deux-là se succédèrent à trois jours d'intervalle sous le couperet. Mais vous préférez le poète. Imagineriez-vous qu'il avait l'âme moins cruelle, plus douce, que l'homme d'Etat ? Si oui, je vous engage à relire votre Chénier. Serait-il vrai, Rolland, que vous poussiez le dédain de l'action jusqu'à vous montrer injuste à ce point pour ceux dont la mission est d'agir ? N'aimeriez-vous dans l'histoire et dans la vie que la beauté des gestes et l'harmonie des attitudes ? Mais alors, pourquoi, puisque vous êtes poète, vous mêlez-vous d'agir par intermittence ? Et de quel droit condamnez-vous les hommes d'action qui ne sont pas poètes ?

Restez dans Sirius, soit ! Donnez-nous cette épopée révolutionnaire dont votre *Danton* n'a été que le prélude. Nous applaudirons de tout cœur. Mais, de grâce, ayez un peu plus d'indulgence et un peu moins de dédain pour ceux qui préfèrent à la musique des mots les dures réalités des combats journaliers. Vous condescendez parfois à vous mêler à leur troupe terrestre et vous remontez ensuite dans l'empyrée. Fort bien ! Mais remontez-y sans ostentation, sans apprendre à l'Univers que vous vous y réfugiez par lassitude et écœurement. Ne découragez pas vos frères inférieurs et souvenez-vous que le divin Platon bannissait les poètes de sa République.

Première Journée à Rufisque

(Fragments - suite et fin)

Par Jean-Richard BLOCH

Le Train

Il circule entre Dakar et Saint-Louis un train par jour dans chaque sens. Un train part en outre le matin de Thiès pour Dakar et revient dans l'après-midi. Enfin l'express hebdomadaire du *Thiès Kayes* emprunte les voies du *Dakar Saint-Louis* le lundi pour remonter de la capitale sur l'intérieur, le samedi pour descendre vers la côte.

On se réunit donc l'après-midi à la gare de Rufisque, afin d'assister au croisement du train descendant de Saint-Louis et du train remontant vers Thiès.

Le premier des deux convois s'est annoncé de loin par des sifflements éperdus ; puis il est apparu au sommet d'une longue déclivité qui l'a dirigé sur la gare tout fumant et brinqueballant.

On ne peut rien concevoir de plus inhumain que l'entassement, la chaleur et l'asphyxie auxquels étaient condamnés les occupants de ces cages à mouches. A peine le petit train est-il entré en gare, qu'ils ont commencé à pousser des cris affreux et à sauter sur le quai. Les assistants les ont accueillis par des cris semblables, car, tout immense qu'elle paraît, l'A. O. F. n'est rien de plus qu'une espèce de petit canton, et chacun y est connu de tout le monde.

Car si vous songez que les gares de Thiès et de Dakar, — pour ne parler que de ces deux centres, — attirent chaque jour le même concours de badauds, vous comprendrez alors qu'il soit encore plus facile de quitter subrepticement une petite ville française que de circuler à travers le Sénégal sans passer par les fourches de cette police publique.

Une agitation indescriptible s'était emparée de ce cosmos en miniature ; je ne peux le comparer qu'au mouvement brownien, tel que le microscope nous le révèle. Sûrs que le stationnement du train leur donnait tout le temps voulu, les voyageurs s'étaient répandus sur le quai ; ils étaient en triste état, suants, débraillés, et leurs beaux effets maculés de charbon.

D'autres se tenaient aux fenêtres de leur wagon comme à un observatoire d'où ils dominaient le théâtre des opérations ; de là, selon qu'ils reconnaissaient l'un ou l'autre, ils l'interpellaient de toute la force de leurs poumons ; salués eux-mêmes de différents côtés, ils faisaient face sur tous les fronts. Et moi, plongé dans un courant d'échanges si hermétique pour le non-initié, j'ai brusquement senti que j'assistais à quelque chose de très grand ; car tous les secrets d'une portion du monde venaient de s'ouvrir et tourbillonnaient autour de ma tête ; chacune des phrases qui s'entrecroisaient ainsi n'était plus depuis longtemps, pour celui qui la pro-

nonçait, qu'une formule vidée de substance ; pour moi, elle était neuve et chargée de richesses jusqu'à m'en faire perdre le souffle.

Des noms de lieux, que nos manuels classiques ne séparent pas encore des dernières campagnes contre Samory ou des explorations les plus laborieuses, résonnaient là comme bruissent ceux de Melun, de Poissy ou de Rambouillet dans une gare de banlieue parisienne. On y échangeait des renseignements sur tel ou tel qui vivait ou venait de mourir, à huit cents lieues de toute assistance européenne ; on y précisait en quelques mots, sans cynisme ni hypocrisie, tel dessous de la politique locale dont le Parlement n'entendra parler que dans un an ou deux, et sous un triple nuage d'euphémismes. C'est ainsi qu'on a fait allusion, près de mes oreilles, à un lointain « mouvement » indigène, qui n'était un mystère pour personne, sauf pour nous autres, électeurs et contribuables de France. C'est ainsi que j'ai été frappé tout à coup par une voix simple, franche et gaie, qui prononçait en passant un mot dont la réalité devait m'apparaître quelques jours plus tard ; mais le timbre juvénile de cette voix dépouillait ces deux syllabes de l'horreur dont notre imagination les a revêtues ; j'ai appris de cette façon qu'on peut parler de la peste comme d'une voisine incommode tout au plus.

Enfin déplacements, mutations, avancements, congés, mariages, liaisons, brouilles, fièvres et arachides, échos récents de Podor ou de Bamako, du Cayor ou de la Gambie, du Haut-Niger ou de la Mauritanie, telles étaient les réalités dont mon esprit avait à se repaître et qui achevaient de l'emplier d'une sorte d'enthousiasme.

Ai-je assez usé mes yeux sur les cartes où sont gravées ces syllabes magiques ! Ai-je assez pourchassé des témoignages sincères sur ces lieux magiques ! Ai-je assez longtemps rêvé d'aller mener, là-bas, hors du cadastre moral de nos pays, une existence pleine de magique liberté ! Et voici que, de ces inaccessibles paradis, descend sous mes yeux une pleine charretée de petits bourgeois insoucians et ventrus, ni plus magiques ni plus mystiques que n'ont pour habitude de l'être les capitaines trésoriers ou les conseillers de préfecture dans la mère-patrie.

Du reste, les salutations aux dames requéraient leurs soins bien plus jalousement que les fariboles de la politique ou du paludisme. C'était, autour de chaque groupe de corsages blancs, un cercle mouvant et renouvelé de fidèles ou de soupirants. Qui saluait, qui baisait une main parfumée, qui s'informait doucement d'un départ annoncé et du bateau que la dame comptait prendre, qui, plus égoïste, s'inquiétait des navires en partance et des paquebots à bord desquels il se pouvait trouver encore

une cabine, une couchette ou même un dernier bout de canapé.

Etiquette, Préséances, Crise, Guerre et le reste...

Comme tout ce beau monde descendait des premières et y remontait à peu près sans mélange d'indigènes, et comme je voyais au contraire les noirs s'écraser dans les tristes caisses de deuxième et de troisième classes, j'ai demandé à mon informateur s'il y avait des voitures réservées aux blancs. Ma question a paru réveiller une douleur assoupie ; il m'a répondu que c'était bien là le fléau ; avant guerre, l'indigène se tenait poliment à sa place ; imposer sa présence aux nobles toubabs (1), assoier ses membres indignes sur le velours rouge, eussent paru des prétentions insoutenables. Mais M. Chabot continue et j'ai la surprise d'entendre la voix de cet homme bien élevé descendre aux intonations rageuses et sifflantes.

J'apprends ainsi que la guerre a gâté le noir, et que la faute en est à nous, en France, et à nos femmes.

Quelle fureur nous a pris de créer autour de l'indigène cette naïve légende de chromo ? N'avons-nous donc pas senti ce qu'avaient de répugnant ces attentions que nous lui accordions, cette considération dont nous l'entourions, cette faveur dont il se targue aujourd'hui ?

Ajoutez à cela que la politique de Blaise Diagne arrivait alors à faire du bounioul (2) un citoyen et un électeur. Ajoutez-y enfin les cours fabuleux atteints par les arachides vers 1920 ; l'indigène prenait l'habitude de vendre sa récolte à des prix de fantaisie ; rien ne paraissait plus menacer une hausse qui n'avait fait elle-même que s'accélérer d'année en année ; n'a-t-on pas vu le guéret (3) passer de trente à cent quarante francs les cent kilogs, et la journée de manœuvre atteindre d'abord cent sous, pour rejoindre, par un bond vertigineux, les prix demandés sur le marché européen, des quinze ou des vingt francs ?

Alors, l'indigène s'est trouvé, lui aussi, les poches pleines d'argent ; et comme il était rentré de France avec la cervelle farcie d'absurdités, il s'est, un beau matin, cru l'égal de ses maîtres ; rien n'était plus ni trop beau ni trop cher ; on n'a pas tardé à le voir se carrer sur le velours des premières, avec ses femmes, ses pipes et ses négrillons, crachant partout et remplissant tout de son relent particulier.

Beau tapage dans la colonie ; officiers, fonctionnaires, Chambres de Commerce ont élevé la voix ; des réclamations d'abord, et bientôt des injonctions sont parvenues à la direction du *Dakar Saint-Louis* ; celle-ci a bien dû répondre qu'aucun texte légal ne lui permettait d'interdire l'accès de ses voitures à telle ou telle catégorie de voyageurs ; qu'on obtint un décret du gouvernement général, une loi du Parlement, elle ne demandait qu'à satisfaire à des exigences si raisonnables.

(1) Les blancs.

(2) Le noir.

(3) La graine d'arachide.

Mais alors on s'était heurté au diognisme et à la politique négrophile ; la néfaste administration de ces années-là n'avait d'autre préoccupation que d'éviter tout ce qui pouvait porter ombrage à l'indigène. Il n'était plus même question d'obtenir de lui qu'il respecte les règlements du chemin de fer et occupe d'une façon décente la place qu'il avait usurpée ; pouvait-on humainement attendre des contrôleurs noirs de la ligne qu'ils ne savourent pas l'humiliation des toubabs et ne favorisent pas de toutes leurs forces la revanche de leurs frères ?

Par bonheur, ajoute M. Chabot, par bonheur, tout a une fin. Il est arrivé au noir une aventure qu'il n'avait pas prévue ; l'Afrique l'a reconquis sur l'Europe, la colonie sur la France, le pli du vasselage sur les arguments de la suzeraineté.

Au fur et à mesure que s'estompaient les souvenirs rapportés de Bordeaux, de Châlons ou de Saint-Tropez, les vieilles coutumes ancestrales ressuscitaient autour de lui. Les femmes n'avaient pas fait la guerre ; elles n'étaient pas allées ; les vieux non plus. Au bout de ces années d'épreuves et de comparaisons, Abdoullah les avait retrouvés les uns et les autres « inchangés », et tels qu'il les avait laissés.

Le village aussi était resté ce qu'il avait toujours été ; après quatre années passées dans les grandes et solides maçonneries des toubabs, Mahmadou se réinstallait dans sa hutte de boue séchée, il reprenait insensiblement l'habitude de considérer que les riches et belles maisons ne sont pas pour son nez épaté.

Et quand la prime de démobilisation eut passé tout entière en cadeaux pour les pères, frères, oncles, tantes, femmes, enfants, beaux-frères, belles-sœurs, pour l'innombrable parenté et pour l'innombrable amitié dont l'âme accueillante du noir est toujours si richement pourvue, alors il n'est plus resté d'autre alternative à Farad que d'offrir une fois de plus au toubab ses bras et son guéret.

Il a de nouveau connu les tâches sordides et fatigantes, au cours desquelles on laisse un jour tomber, sans presque s'en apercevoir, la belle dignité qu'on avait rapportée de Verdun, cette belle dignité toute neuve dans laquelle on se drapait si fièrement. Il a de nouveau connu les nuits de paludisme et les longues oisivetés sous le soleil abêtissant, au cours desquelles s'évaporent, une à une, les résolutions prises et les leçons qu'on s'était promis de ne plus jamais oublier.

Et quand, un matin d'embauche criarde, ou bien un soir tumultueux de paye, il a senti s'abattre sur ses épaules sa vieille connaissance, la trique, ses épaules d'homme libre, d'ancien combattant, de médaillé militaire, ses belles épaules de pauvre héros ont reçu le choc sans en éprouver trop d'étonnement.

« Encore deux années de paix, et le noir aura oublié qu'il a été tiraillé et qu'il a couché avec des femmes blanches. Encore deux années de baisse, et le noir aura perdu l'habitude d'avoir de l'argent. Croiriez-vous qu'ils ont été, l'année dernière, jusqu'à essayer d'une grève, d'une vraie grève de salariés ? Vous pensez bien que la

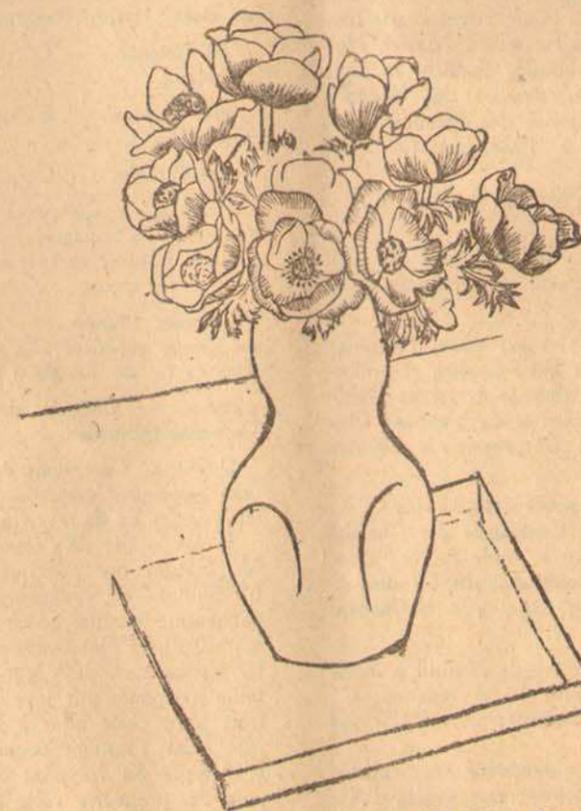
comédie n'a pas duré longtemps. Cette fois, il faut le reconnaître, l'administration a compris que les choses ne pouvaient pas aller plus loin ; elle a marché avec nous. Le noir ignore ce qu'est l'économie ; voici le cours des arachides qui dégringole de semaine en semaine (1) ; je ne désespère pas de le voir tomber au-dessous des prix d'avant-guerre ; déjà la journée de manœuvre ne vaut plus que cent sous ; constatez, Monsieur, qu'il n'y a pour ainsi dire plus un indigène en première classe ».

Rien ne rendra le ton de soulagement avec lequel ces mots étaient prononcés. Mon attention ne s'en trouvait que plus vivement sollicitée par ceux des blancs à qui les premières étaient interdites pour une raison ou une autre, et qui baignaient ainsi dans une ambiance méprisée.

C'était des sous-officiers, dont plus d'un jouait le fils de famille ; c'était des petits commis d'opération, des employés subalternes, des syriens, mercantils, négociants en toutes sortes de marchandises interlopes, représentants d'un monde immense de déclassés, résidus qui paraissaient être nés du frottement de deux continents l'un contre l'autre.

La plupart prenaient la chose avec bonne humeur. Je conserve néanmoins le souvenir d'un de ces personnages, tel que je l'ai aperçu contre la fenêtre ouverte d'un compartiment de seconde classe ; comme il mettait tout son amour-propre à ne pas tourner les yeux vers ce quai

(1) Mai 1921.



(Ouv. de l'auteur original de P. G. G.)

où il ne connaissait personne et où personne ne s'intéressait à lui, je ne voyais de lui qu'un profil âpre et usé ; pas un pli de sa peau ne remuait ; il avait cette rigidité particulière à ceux qu'obsède la préoccupation de sauver sur eux-mêmes un dernier idéal de décence ; toutes ses forces étaient tendues à le préserver du moindre contact avec un entourage dont la seule idée le remplissait d'écœurement. J'ai rarement vu un homme dressé, comme l'était celui-là, tout debout sur le bûcher de sa honte.

J'attendais pour lui le départ du train avec angoisse, sûr que, loin de notre vue, il humaniserait lui-même les signes de son orgueil.

...Le train de Dakar survenant à son tour, a mis le comble à la frairie.

Rencontres, nouvelles, messages, recommandations, cris de surprise et de ralliement ont repris de plus belle.

Nègres, négresses et négrillons escaladaient wagons et plates-formes, se passaient par les fenêtres des colis sans nom et remplissaient l'air du battement de cinq ou six langues.

Arrivants et partants fendaient en tous sens une foule compacte que dominaient les chéchias rouge sombre des tiraillards. D'énormes édifices se frayaient également leur chemin à travers la cohue ; et il naissait une amusante image de deux races chaque fois que les formes géométriques d'une cantine d'officier, équilibrée sur la nuque d'une ordonnance, venait à voisiner avec l'amas informe que balançait une tête de femme.

Comment les Banques régentent la Nation

III

Les Banques et les Transports

Par LUCIEN-PAUL

Les grandes banques françaises retrouvent leurs administrateurs dans 150 autres banques de France, de ses colonies et de l'étranger ! Maîtresses du crédit national et créancières des pays pauvres, leur influence nationale et internationale se manifeste par toutes les formes de l'activité économique. En premier lieu, les administrateurs de banques sont souvent administrateurs de compagnies de chemins de fer. Il y a une liaison indéniable entre les banques et les chemins de fer. Partout où l'on retrouve des capitaux français engagés dans les voies ferrées, apparaît un représentant de la Haute Banque. L'exemple est frappant pour les réseaux français. Depuis leur origine (règne de Louis-Philippe) des financiers sont mêlés aux affaires de transports. La banque Pereire depuis 1835, les Rothschild à la même époque, le Crédit Mobilier, sous le Second Empire. Aujourd'hui, le fait est plus frappant encore. Toute l'aristocratie bancaire, avec ses titres de baron, les Rothschild, Mallet, Hottinguer, Neufville, Aynard, Mirabaud, donnent la réplique aux puissantes familles industrielles des Wendel, Schneider, de Germiny. La majorité des administrateurs des chemins de fer appartient à l'administration des grandes banques.

Vous les trouvez dans les cinq réseaux français, et dans 18 réseaux secondaires.

En dehors de la France, les administrateurs des banques qui nous occupent appartiennent aux compagnies de chemins de fer suivantes :

Aux Colonies. — Chemins de fer sur route d'Algérie; Compagnie des Chemins de fer de Bône-Guelma et prolongements; Compagnie française de Chemins de fer au Dahomey; Chemins de fer de l'Indo-Chine et du Yunnan; Chemins de fer de l'Ouest-Algérien; Compagnie de Chemins de fer du Maroc.

A l'Etranger. — Compagnie générale des Chemins de fer de la province de Buenos-Ayres; Compagnie des Chemins de fer franco-éthiopiens de Djibouti à Addis-Abeba; Chemins de fer du Midi de l'Italie; Compagnie des Chemins de fer de Rosario à Puerto-Belgrando; Compagnie de Chemins de fer de la province de Santa-Fé.

Espagne. — C° des Chemins de fer de Madrid à Saragosse et à Alicante; C° des Chemins de fer andalous; C° des Chemins de fer du Nord de l'Espagne; C° des Chemins de fer du Sud de l'Espagne.

(On comprend pourquoi nos camarades syndicalistes d'Espagne sont rendus si promptement aux géôles d'Alphonse XIII. Les rois défendent leur patrie et leurs biens,



Monsieur Maurras, et les Bourbon mieux que toute autre dynastie ! Les faits le prouvent, n'est-il pas vrai ?)

Au Brésil. — Compagnie auxiliaire des Chemins de fer au Brésil; Brazil Railway Company.

En Roumanie. — C° roumaine du Chemin de fer Buzau-Nehoiasu.

Au Portugal. — Compagnie royale des Chemins de fer portugais.

Ex-Autriche. — Chemins lombards (Sud-Autriche).

Belgique. — Compagnie générale de Railways et d'Electricité. — Compagnie internationale des Wagons-Lits et Grands Express européens. — Compagnie belge des Chemins de fer réunis.

Colonies étrangères. — Compagnie des Chemins de fer du Congo supérieur aux Grands Lacs Africains. — Chemins de fer de Tanger à Fez.

Suisse. — Chemins de fer des Alpes bernoises-Berne-Loetschberg-Simplon.

Orient. — Compagnie des Chemins de fer Ottoman-Jonction Salonique-Constantinople; Société ottomane des Chemins de fer de Smyrne-Cassaba et prolongements.

Il est inutile de s'étendre sur l'utilité des chemins de fer. Songez que pour un seul réseau, le Paris-Orléans, 63 millions de voyageurs empruntent les voitures de la compagnie chaque année, et 20 millions de tonnes de marchandises sont transportées par elle. Il y a cent ans, les messageries, dans leur diligence, ne transportaient que mille personnes par jour dans toute la France. Il fallait trois jours pour aller à Bordeaux. Ils jouent un grand rôle dans l'histoire économique des temps modernes. L'exemple est frappant dans les pays neufs. Avant la pose des premières voies ferrées, l'étendue des terres incultes, aux Etats-Unis, était évaluée à six cent millions

d'hectares. En 1897, il n'en restait que 50 millions. Des villes comme Shermann, Sacramento, Pittsburg, Santa-Fé, Chicago, Buffalo, Détroit, Rochester, sont nées aux bords des fleuves d'acier que sont les chemins de fer.

Quelles dépenses ont été nécessaires pour établir ces grands réseaux ? Quelle fortune représentent-ils ? Le Ministre des Travaux Publics l'établissait au 31 décembre 1919 à 22 milliards 121 millions. Les actionnaires avaient engagé 1 milliard 468 millions, les obligataires 15 milliards 200 millions.

Tous ces milliards ont été fournis par 200 à 300.000 familles qui n'ont guère d'importance dans la gestion des chemins de fer, où seuls, ceux qui possèdent plus de 40 actions ont voix dans les assemblées générales, sauf pour le Midi, où il suffit de 20 actions.

Les Chemins de fer et l'Etat

Les chemins de fer sont un service public. Ils intéressent tout le monde à la fois : producteurs, consommateurs, contribuables. Mais c'est un service public possédé par des particuliers, géré par des particuliers, dont la responsabilité est tout entière, dans l'action du capitaliste, et là seulement. C'est peu rassurant. Car « les compagnies sont un être commercial, qui n'agit pas par patriotisme, mais par égoïsme, par cupidité », selon les paroles prophétiques de Lamartine dans son fameux discours du 10 mai 1838.

Cette situation est dangereuse. Et les gouvernements ont été amenés à s'intéresser directement aux chemins de fer ; à s'y intéresser sous la forme spéciale propre à tous les gouvernements du monde capitaliste : subventions, annuités, garanties d'intérêt. Les gouvernements monarchiques, impériaux, républicains — que d'étiquettes pour de mêmes choses — se sont mis au service des intérêts particuliers. C'est ce qu'on appelle « le régime mixte », et que, nous, nous traduirons par l'axiome « qui perd gagne » ; chaque fois que les compagnies ont des finances embarrassées, elles obtiennent des concessions favorables, qui rassurent les inquiétudes de tous les « Monsieur Poirier » de l'époque. (Conventions de 1859-1883-1921).

Voici ce qu'a coûté jusqu'ici ce régime mixte :

Montant des subventions données à fonds perdus par l'Etat en 1893.	4.391.000.000
» par les communes.	300.000.000
Participation de l'Etat (annuités, etc.).	3.737.300.000
Garanties d'intérêts : 1859.....	60.000.000
» 1883.....	630.000.000
» 1914.....	617.000.000

Certes, les compagnies n'ont pas obtenu toutes ces sommes sans peine. Il a fallu s'occuper de politique pour placer dans les Chambres et les gouvernements des hommes de confiance. Et pour s'occuper de politique, il a fallu agir sur l'opinion. Aussi la presse fut-elle d'un concours précieux. M. Isaac, ancien ministre, appartient au P.-L.-M. comme l'actuel ministre des Finances, M. de Lasteyrie, appartenait hier au Midi et à l'Ouest défunt que l'on cherche à ressusciter. Evidemment, ce sont de simples coïncidences. On sait assez, et les exemples abondent, que nos parlementaires et ministres sont délivrés de tout souci personnel. Ils sont républicains par vertu et ministres par amour du bien public ! Qu'ils soient loués.

Mais en attendant, il se passe une chose inquiétante.

On parle de remettre le réseau de l'Etat à une compagnie privée. Il faudra que les ministres responsables expliquent pourquoi le réseau de l'Etat est mal géré. Il n'y a aucune raison, sinon une politique volontaire dans ce sens, pour que le réseau de l'Etat ne marche pas aussi bien qu'un autre. Tout de même, ce ne sont pas les actionnaires et les obligataires qui gèrent les compagnies. Ce ne peut pas non plus être les capitalistes de tous poils, qui doivent s'occuper de trente affaires différentes, et qui n'ont guère le temps de surveiller et d'apprendre ce qu'est la gestion d'un réseau. Quelle différence y a-t-il dans l'organisation entre le réseau de l'Etat et les autres réseaux. Ce sont tous des administrations, l'une publique, l'autre privée : le personnel y est semblable. M. Le Trocquer affirme trop souvent, et dans tous ses discours, le mépris de la gestion par l'Etat, pour que nous puissions accorder une grande confiance à son administration. On a saboté la gestion par l'Etat, pour tuer le principe, et qui sait ? — pour empêcher, à l'heure venue, la remise à l'Etat des autres réseaux. Il y a un gaspillage criminel, pour une fin criminelle, s'il est vrai qu'à lui seul, pour l'an 1921, le réseau de l'Etat a coûté presque autant que les autres réseaux.

Du reste, la part faite aux compagnies dans les conventions de 1921, prouve assez quelle sympathie a pour elles le ministère des Travaux Publics. On va le voir immédiatement.

Une Convention scélérate

C'est la convention passée entre l'Etat et les compagnies de chemins de fer, le 28 juin 1921.

Avant tout — et malgré tout ! — l'Etat paye la guerre des capitalistes : il s'engage à remettre les réseaux dans les parties détruites ou détériorées par les faits de guerre, dans l'état où ils se trouvaient le 2 août 1914 (Art. 25).

Nous voulons bien croire que l'Allemagne paiera cette note ! ! !

En plus, faisant toujours les frais de la guerre, l'Etat fait remise aux compagnies des dettes contractées par elles au titre de la garantie d'intérêt pour les années 1914 et suivantes, jusqu'au 1^{er} janvier 1921. Il ne s'agit de rien moins que de deux milliards 500 millions. Avec quel argent paiera l'Etat, sinon avec celui des contribuables ?

En outre, les dettes de garantie des exercices antérieurs à 1914 seront arrêtées à la date du 31 décembre 1913 ; elles cesseront de porter intérêt à partir de cette date, sauf dans le cas prévu à l'avant-dernier paragraphe de l'article 21 (cas du rachat d'un réseau par l'Etat) ; elles ne seront exigibles qu'en fin de concession ou en cas de rachat. Notez que ces dettes de garantie pour les compagnies signataires s'élèvent à 617 millions et que l'Etat leur fait grâce de l'intérêt de cette somme formidable.

Mais ces dispositions étaient insuffisantes pour sauver les compagnies de chemins de fer, l'Etat et le régime capitalistes ensuite, d'une catastrophe financière.

Voici ce que trouvent financiers et ministres. Lisez attentivement ces textes : bénins, comme tous les textes d'un contrat, ils cachent des obligations formidables.

« Il est institué un fonds commun destiné à réaliser la solidarité financière des grands réseaux, à pourvoir à l'équilibre de leurs recettes, dépenses et charges et à leur faire,

le cas échéant, en cours d'exercice, les avances nécessaires au fonctionnement de leur trésorerie.

Ce fonds commun fera l'objet d'un compte spécial ouvert dans les écritures du TRÉSOR PUBLIC. Il sera alimenté par l'excédent des recettes des réseaux, comme il est dit à l'article 15 ci-après ».

Vous vous demandez ce que vient faire le Trésor Public dans cet article ? Car, il est anormal que des compagnies privées mêlent l'Etat à leurs affaires, pour tenir leur comptabilité.

La suite éclairera votre chemin :

« Si cet EXCÉDENT EST INSUFFISANT, les tarifs seront majorés. EN CAS DE BESOIN, des avances seront faites au fonds commun par le TRÉSOR PUBLIC, qui en sera remboursé comme il est prévu audit article. Toutefois, si le ministre des Travaux Publics leur en fait la demande, les réseaux émettront des obligations pour couvrir tout ou partie des avances à faire au fonds commun, l'ETAT ASSURANT L'INTÉRÊT, L'AMORTISSEMENT ET LES FRAIS RÉELS DE SERVICE DE CES TITRES, jusqu'à la date où il en opérera le remboursement ».

Conséquence de cet article : en 1922, l'Etat avance au fonds commun des réseaux, la somme de 500 MILLIONS.

En outre, les compagnies émettront 4 milliards 651 millions d'obligations. Aux termes de la convention, l'Etat assure l'intérêt, l'amortissement et les frais réels de service de ces titres.

Pour une seule année, les chemins de fer français, qui n'appartiennent pas à la France, mais à des compagnies privées, coûtent à la collectivité française 5 milliards ! Quel emploi sera fait de ces cinq milliards ? La convention va nous le dire.

Ajouté aux recettes du réseau, évaluées à 7 milliards, cet argent sera utilisé pour payer :

a) Les dépenses d'exploitation.

b) Le montant des charges effectives du capital et des emprunts de toute nature, contractés ou pris en charge par les réseaux.

Est-ce assez net ? Non seulement nous paierons le charbon, les réparations, l'achat de matériel des réseaux ; mais nous paierons encore l'intérêt des actions et des obligations, l'amortissement de celles-ci, et les frais accessoires.

Autrement dit, avec l'argent que l'Etat reçoit du contribuable, les actionnaires des chemins de fer verront leur fortune résister aux assauts de la crise, toucheront leurs dividendes, et les cours de leurs valeurs remonteront en Bourse.

Car, la convention garantit l'intérêt et le dividende des actions.

Est : 35 fr. 50 ; P.-O. : 56 fr. ; Nord : 54 fr. 10 ; Midi : 50 fr. ; P.-L.-M. : 55 fr.

Bien mieux, elle répond « des insuffisances des participations financières et des exploitations annexes, des redevances, remboursements, annuités et toutes autres charges incombant aux réseaux ».

Et pour couronner l'œuvre, une prime sera allouée aux compagnies sur les économies réalisées par elles en 1920. Entendons-nous : les compagnies peuvent faire des pertes encore ; mais si ces pertes sont moins élevées qu'en 1920, la prime sera calculée sur la différence entre les deux chiffres. Or, 1920 fut une année anormale ; il sera

assez facile, aux compagnies, pour de multiples raisons, de réaliser des économies sur les pertes de 1920.

Les actionnaires des grands réseaux se partageront pour l'année 1921, à titre de prime, 5.010.000 pour le Nord, 3.679.000 pour l'Est, 966.000 pour le P.-L.-M., 717.000 pour le P.-O., 951.000 pour le Midi.

Enfin, comme on sortait de la grande grève de mai, on songea au personnel, en l'intéressant à la prime. Evidemment, cette clause est plus apparente dans le texte qu'elle ne le sera dans les faits. On croit ainsi détacher le personnel du syndicalisme. Erreur : la prime paiera les cotisations au syndicat révolutionnaire certainement, Car, malgré les longueurs du paragraphe de la loi, les attentions et intentions du texte, c'est une quarantaine de francs que peut recevoir chaque agent en 1921, comme prime. Comme pour toutes les lois sociales du capitalisme, il faut écrire : « Beaucoup de bruit pour rien ».

La conclusion de cette convention, nous la trouvons dans les journaux financiers.

« Les Chemins de fer reçoivent de nouveau la faveur du public. Nous avons expliqué que le nouveau régime faisait la partie belle aux actionnaires en les débarrassant de tous risques et en leur garantissant un excellent revenu. Les capitalistes, devant les mouvements de va-et-vient des valeurs spéculatives, même de choix, se disent, avec raison, que ce groupe constitue pour eux un excellent refuge. »

Semaine Financière, du 21 décembre 1921.

« Les actions de Chemins de fer, de plus en plus recherchées, enregistrent de nouveaux progrès. »

Le Monde Economique, du 13 mai 1922.

« Les titres de Chemins de fer français attirent de plus en plus l'attention en raison de l'intérêt qui s'attache à ces valeurs par suite de la nouvelle convention et de la primie de gestion qui fait espérer des dividendes plus substantiels. »

Le Monde Economique, du 27 mai 1922.

« Les actions des grandes Compagnies de Chemins de fer ont poursuivi leur mouvement de hausse. Pour ne citer qu'un exemple, l'action de jouissance du Nord qui, il y a deux mois, cotait à peine 600 francs, a dépassé cette semaine le cours de 800 et terminé à 830. »

L'Economiste Français, du 27 mai 1922.

Ce que les journaux de finance ne disent, c'est que ce sont les contribuables qui font la partie belle aux actionnaires de chemins de fer. Quand M. Millerand reprendra-t-il son projet d'accusation contre les ministres qu'il exposa il y a bien des années ?

Quels sont les signataires de cette convention :

Yves Le Trocquer, pour le gouvernement ;

Rotschild E., d'illustre mémoire ;

Griollet, de la Banque de Paris et des Pays-Bas ;

Davillier, régent de la Banque de France, administrateur de la compagnie d'assurance *La Nationale* ;

Verge, administrateur de la compagnie d'assurance *La Nationale* ;

Teissier, administrateur de la compagnie d'assurance *La Nationale* ;

M. de Lasteyrie, actuellement ministre des Finances, faisait partie du conseil d'administration, présidé par M. Teissier.

Girod, de l'Ain, administrateur de la compagnie générale des Eaux et Forêts, où il rencontre : Stern, Hottin-guer, Mallet, Pillet-Will.

La concurrence des chemins de fer et des canaux

Dans un rapport parlementaire du 14 mars 1874, M. Dietz Monin fait remarquer que les compagnies, voulant le monopole des transports, dirigent leur concurrence contre la batellerie.

Les propriétaires de la compagnie du Midi achètent le canal du Midi, longeant sa ligne principale. Voici pourquoi. Les prix des transports sont haussés, et ainsi on paralyse tout trafic par canaux. Le prix par tonne et par kilomètre, depuis 1878, varie de 1 centime et plus entre les canaux et les chemins de fer, à l'avantage de ceux-ci ! (1).

Le trafic ayant diminué sur les canaux du Midi, l'Etat rachète en 1896 le canal du Midi et le canal latéral à la Garonne.

Cette politique est constante. Le 13 mars 1902, M. Baudin, à la 1^{re} séance du Comité consultatif de la navigation intérieure, disait très justement : « Les réseaux français ont déployé autant de zèle pour empêcher le contact entre les deux voies, que certains réseaux étrangers pour les faire naître. Le port de Perrache, désert au milieu de l'activité lyonnaise, en est un exemple des plus frappants. »

Dans un compte rendu trimestriel de 1902, l'Office des Transport écrit : « Les compagnies craignent, en facilitant le transbordement, de développer le transport mixte, et de permettre à des marchandises d'effectuer sur la voie navigable une partie du trajet qu'elles effectuaient tout entier »...

Et M. Laffitte, dans un de ses ouvrages (1), constate « qu'il existe en France, dans la Loire, des carrières inexploitées, quantités de richesses dormantes, que la voie ferrée est impuissante à mettre en valeur et que, seule, la voie navigable pourrait tirer du néant ».

La raison, M. Noblemaire, du P.-L.-M., la donnait dès 1899 : « Que la multiplication des raccordements entre les voies de fer et la voie d'eau soit avantageuse au commerce, cela ne fait le moindre doute, avantageux aux voies navigables, il n'y en a pas davantage ; avantageuse aux chemins de fer, c'est une autre affaire ».

C'est que par voie d'eau, on peut transporter le blé, les betteraves, le vin, les produits agricoles non périssables, les matériaux de construction, le charbon, le bois, les minerais, en un mot des marchandises d'un volume et d'un poids considérables, qui font de longs parcours, et qui, actuellement, empruntent la voie ferrée.

Si, subitement, les canaux offrent des possibilités d'économie pour ces transports, c'est le trafic par voie ferrée qui diminue. Ce sont les recettes qui baissent. Or, il faut que les compagnies amortissent chaque année une partie du capital formidable engagé dans les chemins de fer. Songez qu'en 1921 les compagnies ont vendu 7.422.050 obligations ou bons, représentant une somme de 2.958 mil-

lions, et qu'elles n'ont amorti que 740.652 obligations, représentant 377 millions. En 1919, le capital souscrit par les actionnaires et obligataires est de 17 milliards environ. Ce capital augmente chaque année de plusieurs milliards depuis 1919.

Or en 1921, les amortissements totaux, depuis 1885, ne sont que de 5 milliards 941 millions... Et la fin des concessions approche... Il faut que les capitalistes ne voient pas baisser le cours des actions et que la garantie d'intérêt ne prenne pas des proportions considérables.

Il ne faut pas, en un mot, que les chemins de fer rencontrent une concurrence. Et l'on voit, par des citations empruntées aux années 1874 jusqu'à ces dernières années, quelle fut la politique constante des voies ferrées.

La politique des chemins de fer, gouvernés par des administrateurs de banques, fut d'entraver la construction de canaux. De 1880 à 1913, la longueur des voies navigables françaises est passée de 10.940 kilomètres à 11.316 kilomètres, ce qui fait une augmentation de 376 kilomètres en 33 ans. En Allemagne, pendant la même période, la longueur des voies navigables passe de 12.441 kilomètres à 24.519 kilomètres ! « C'est qu'en 1879, l'Allemagne rachetait ses réseaux, tandis que la France signait en 1883 les conventions scélérates ! » (1)

Alors qu'en Allemagne, le trafic par voie d'eau s'élevait à 29 milliards de tonnes kilométriques, en France, pour 1913, il s'élève à 6 milliards 185 millions de tonnes kilométriques. Or, chaque fois qu'une marchandise emprunte la voie d'eau au lieu de la voie ferrée, elle réalise une économie de 3 centimes par tonne kilométrique. Comptez les centaines de millions que coûtent à la nation depuis 1880 la politique des chemins de fer ! Si l'on évalue à 5 milliards de tonnes kilométriques par an, le tonnage total de marchandises qui eussent pu utiliser les voies d'eau, on obtient le chiffre formidable de 165 milliards de tonnes kilométriques. A raison de 3 centimes par tonne kilométrique, l'économie eût été, en 33 ans, de 4 milliards 950 millions de francs.

En outre, le fait que les transports soient à des tarifs plus élevés en France qu'en Allemagne ou en Belgique, détourne de nos ports les marchandises nationales ou étrangères. Pour des raisons de transport, Anvers, Hambourg, Brême, triomphent de Marseille, du Havre, de Bordeaux, de Saint-Nazaire !

Voilà le capitalisme français !

Une politique de transports à l'inverse de celle pratiquée dans notre pays, doit être basée sur l'idée de continuité de la nation et d'amplification de ses moyens techniques, si l'on veut rester au niveau des besoins croissants du pays et du progrès ! Certes, l'intérêt du producteur et du consommateur d'un pays est que chemins de fer et canaux se complètent en un réseau harmonieux et riche, mais l'intérêt propre des compagnies est opposé à une telle politique. Limités par le temps, guidés par le profit personnel, pressés d'amortir, les actionnaires ont peu le souci d'une politique de longue haleine. Ce qui compte pour eux, c'est le bénéfice !

En remettant à des compagnies privées le soin d'assurer un service public, l'Etat actuel avoue qu'il est incapable de défendre les intérêts publics, et par ces conventions, qu'il est au service du capitalisme.

(1) Les Fermiers généraux du rail. Edgar Milhaud.

(1) De Foville: La Transformation des moyens de transport.

(1) L. Laffitte: La concurrence des voies ferrées et des voies navigables.



Les Intérêts et la Sottise

M. Poincaré a fait, le 25 juin, un discours aux représentants de la presse départementale, discours dont nous vous laissons à apprécier toute la saveur. Il l'a fait dans ce style poussiéreux qui lui est propre. Il a dit :

« Qui donc oserait répéter aujourd'hui que le journalisme mène à tout, à la condition d'en sortir ? Où sont, je vous le demande, les gens qui en sortent, ou qui, du moins, en sortent sans esprit de retour ? Lorsqu'on a goûté la joie d'exposer et de défendre, en toute indépendance, des idées qu'on croit justes et bienfaisantes, comment déserterait-on la lutte engagée ? La seule porte par où l'on puisse décentement sortir du journalisme, c'est celle du caveau funèbre où l'on ira, un jour, se reposer des fatigues de la terre.

» Aussi bien, n'est-il pas un seul d'entre nous, messieurs, qui ne soit passionnément attaché à une profession, dont nous connaissons tous assurément les incertitudes et les périls, dont il est possible de mésuser et d'abuser comme de toutes choses, mais qui est, en elle-même, une des plus belles et des plus élevées, puisqu'elle assure, malgré tout, la souveraineté de la pensée humaine et la victoire finale de la vérité... »

Répondons seulement qu'on sort du vrai journalisme quand on commence à entrer dans ce que M. Poincaré appelle le « journalisme ». Et il est bien certain que ce journalisme-là mène à tout.

C'est le caveau funèbre pour tout ce qui est indépendance d'esprit, générosité, idées mêmes.

Nous ne doutons pas que M. Poincaré soit condamné jusqu'à sa mort au « journalisme »... Il y a dans son affirmation tout le tragique du remords qui le poursuit. Il voudra jusqu'à la fin se disculper devant l'histoire. Quant à ce qui est de « l'indépendance » du « triomphe de la pensée humaine » et de « la victoire de la vérité », qu'on nous permette de renvoyer simplement M. Poincaré président du Conseil de 1922, à M. Poincaré, ministre des Affaires Etrangères en 1912. En des termes beau-

coup moins solennels, M. Isvolsky indiquait à M. Sazonov ce qu'en valait l'aune.

« Je n'interviens pas directement dans la distribution des subsides, écrivait Isvolsky à Sazonov, mais cette distribution à laquelle prennent part les ministres français, (le ministre des Affaires Etrangères et le ministre des Finances), est, à ce qu'il paraît, efficace et atteint son but ».

Le but, c'était de préparer l'opinion française à la guerre européenne, à propos des affaires balkaniques.

La Cour de cassation vient de condamner une deuxième fois les fusillés de Flirey.

La voilà bien la magie de Verdun, chère à M. Poincaré. Ces soldats choisis au hasard, tirés au sort dans une section qui hésitait à sortir de la tranchée, ont été tués à bon escient.

L'exemple était nécessaire, conclut la Cour de Cassation...

Et c'est la Cour de Cassation qui est logique. L'esprit populaire se révolte devant son jugement. C'est parce qu'il ne comprend pas qu'entre lui et elle il y a tout l'appareil de l'ordre capitaliste basé sur la loi présumée consentie et qu'au-dessus même de la loi, il y a la raison d'Etat qui se soucie de l'équité comme d'une guigne et de l'esprit populaire comme d'une pantoufle quand les intérêts de la classe privilégiée sont en jeu.

DIFFÉRENTS journaux et publications poussent le cri d'alarme au sujet du renouveau d'activité qui se manifeste dans les rangs de l'Action Française...

Les mésaventures récentes de M. Marc Sangnier, le Congrès d'Action Française, la Semaine de la monnaie, l'organisation des Grandes Associations, sous l'égide de

Georges Valois, les menaces de poursuites réveillent les vieux ferments de défense républicaine et attirent l'attention générale sur les possibilités d'action du petit groupe monarchiste.

La corruption de la République bourgeoise — qui, d'ailleurs les atteint — donne à ces messieurs un excellent terrain de propagande, que le régime de dictature capitaliste n'est pas prêt à leur enlever de si tôt.

« Notre objectif supérieur doit être d'empêcher qu'il y ait des élections en 1924 », a dit Maurras au Congrès d'Action Française. On ne saurait tenir langage plus révolutionnaire.

Une seule idée vivante chez ces idéologues périmés : la notion que nous sommes dans une ère de violence. Cela est juste.

Pas d'élections, c'est-à-dire un coup d'Etat fasciste au moment des élections, un putsch monarchiste. Sans doute les listes des officiers sûrs a-t-elle été mise à jour depuis 1917, sans doute l'état des fonctionnaires dévoués est-il rédigé et sans doute aussi les postes de la cour sont-ils distribués, depuis la charge des Menus, dévolue à Xavier de Magallon jusqu'à la gérance du Parc aux cerfs, confiée à la sollicitude de Léon Daudet...

A dire vrai, cela ne nous épouvante guère. L'action des monarchistes ne vaut que par l'appui que lui donnent les républicains. La grande offensive menée contre la propagande des puissances étrangères et aboutissant déjà à la déposition d'une proposition de loi comminatoire signée par divers parlementaires de droite ne peut inquiéter que la masse de ces petits et grands journaux bourgeois dont Isvolsky signalait déjà à Sazonov, en 1912, qu'ils se montraient insatiables... Et nous comprenons parfaitement l'inquiétude de la minorité bourgeoise de la Chambre actuelle devant une loi dont elle sait qu'elle ne servira qu'à mettre le nez dans ses sales affaires de finance internationale, tandis que celles de la majorité complice échapperont aux investigations.

Nous considérons, pour notre part, que la question qui se pose n'est pas une question de défense républicaine.

La République telle qu'elle est conçue aujourd'hui par ceux qui, en définitive, la dirigent, c'est-à-dire les grands banquiers, les grands industriels et les hauts commerçants ne peut plus voir de salut hors du coup d'Etat des nationalistes d'Action française. De là, le succès de l'initiative de Georges Valois.

La démocratie véritable étant parfaitement impossible en régime d'inégalité économique, le débat est circonscrit entre deux principes d'autorité : celui des monarchistes, consolidateurs du capitalisme ébranlé, celui du prolétariat, destructeur du capitalisme. Il faut d'ailleurs remarquer que les monarchistes se passeraient peut-être d'un monarque, s'ils étaient assurés de participer officiellement au pouvoir dans la République réactionnaire.

LES champions de la petite politique libérale bourgeoise s'empressent d'exagérer le danger pour illusionner les travailleurs. Aussi est-il absolument nécessaire de surveiller de très près la constitution du Bloc des gauches.

Avec le Bloc national, discipliné par les royalistes, les révolutionnaires savent à qui ils ont affaire. Avec le Bloc des gauches, ils risquent un peu trop de l'ignorer et de se ménager ainsi de pénibles réveils...

Le Bloc des gauches constitue le pire des dangers dans un pays aussi pourri de faux esprit démocratique que le

nôtre. Ses tenants touchent de trop près à la classe des travailleurs. Ils les cotoient, ils les coudoient sans cesse. Le petit bourgeois qui ne fait pas partie du prolétariat appartient aux classes laborieuses et teinte son conservatisme foncier de sa démagogie en bras de chemise...

Toute son activité politique est négative. Il ne s'affirme que contre Dieu qui est bien haut et contre le roi qui est bien loin. Le Bloc des gauches ne peut avoir d'autre programme que la stabilisation dans la médiocrité, programme encore irréalisable sans doute, mais qui met en œuvre les plus pénibles défauts français, s'appuie sur eux, et les érige en vertu. Niant la violence, il entretient la somnolence et la passivité sous la violence bourgeoise. Il est la survie du grand capitalisme qui sait s'adapter à toutes les situations et le triomphe de cette petite bourgeoisie française grouillante et sordide qui compte les morceaux de sucre, qui baptise la mort des parents « espérances », qui rudoie ses bonnes et couche avec elles, qui confond l'anti-cléricisme avec la laïcité, la petite épargne avec la prévoyance sociale, qui lit le Petit Parisien ou la Dépêche de Toulouse, et qui, forte d'avoir conduit plusieurs révolutions dans l'histoire, tient sa frousse toute prête à réprimer sauvagement tout mouvement d'émancipation du prolétariat avec son armée, ses gendarmes et ses juges au nom de la Constitution... Ni réaction, ni révolution. Le bistrot roi. La politique n'est qu'une variété de petit commerce.

Et tout l'intérêt de la manœuvre consiste à faire le plus de dupes possible dans les rangs du prolétariat manuel et intellectuel en profitant de sa paresse d'esprit et de son goût latin des réussites électorales.

La propagande du Bloc des gauches est essentiellement une propagande d'union des classes antagonistes en opposition à la véritable politique ouvrière du Bloc de classe...

LA forme allemande du fascisme vient de se manifester une fois de plus par l'assassinat de Walter Rathenau.

Walter Rathenau était un de ces grands industriels allemands réalistes, soucieux de sauvegarder les intérêts de sa classe, capable de jeter du lest et partisan de la politique d'exécution du traité de Versailles...

Entendez bien que le traité étant inexécutable, il ne s'agissait que d'une apparence d'exécution, d'une exécution partielle tout au plus, pour le plus grand profit du capitalisme industriel, Rathenau et Loucheur étant compères. Mais cela pouvait suffire à détendre les rapports entre la France et l'Allemagne, aussi les nationalistes allemands et français combattaient-ils la politique de Rathenau. Les monarchistes allemands l'ont assassiné. C'est leur 316^e crime politique. Saluons au passage l'aide puissante que leur apporte la politique nationaliste française.

Nous n'avons pas, pour notre part, plus de sympathie pour M. Rathenau que nous n'en avons pour M. Hellferich, mais nous constatons le danger que fait courir à la paix l'agitation nationaliste internationale.

Il semble, en effet, que la guerre continue des deux côtés de la frontière, à coups d'anniversaires et de commémorations. Toutes ces grandes fêtes militaires, avec leurs cavaliers de Saumur, ici, leurs hussards de la mort là-bas, sont comme autant de revues provocantes passées devant l'apathie consentante des peuples...

Où cela peut-il nous conduire ?...

L'assassinat du docteur Rathenau a du faire toucher le danger du doigt à plus d'un incrédule.

Que demain la restauration s'installe en Allemagne et que l'occupation de la Rhur soit décidée, c'est sans doute la révolution qui éclate outre-Rhin.

Et alors c'est à peu près certainement l'intervention française conduite par nos nationalistes pour écraser la révolution allemande et sauver une fois encore l'ordre bourgeois, par le pillage de l'Allemagne...

Belle atmosphère pour ouvrir la conférence de La Haye !

UNE récente intervention (jugée déplorable par M. Soulié) de M. Bokanowsky, rapporteur du budget à la Chambre des députés, nous a donné les précisions suivantes sur la marche de la lente maladie qui entraîne le régime vers sa fin. Voici quelques extraits de ses aveux : « L'expédition de Syrie a coûté 2 milliards 332 millions de francs.

Le budget ordinaire de 1921 est en déficit de 6 milliards 363 millions...

Le budget spécial est déficitaire de 16 milliards 259 millions...

Pour les besoins de la Trésorerie, nous avons dû emprunter 8 milliards 355 millions...

C'est donc 30 milliards au total que nous avons emprunté en 1921...

Si nous continuons la politique que nous suivons depuis trois ans, nous arriverons en 1928, quand nos régions libérées seront réparées, à avoir une dette intérieure de 400 milliards...

Au taux moyen de 5 0/0, cette dette entraînera chaque année le service d'arrérage de 22 à 24 milliards...

Aux 24 milliards, il faudra ajouter 10 milliards pour les services publics, plus 8 milliards d'impôts départementaux et communaux.

Au total, il faudrait prélever sur le revenu de la France qui est de 80 milliards, 42 milliards par an ».

Dans la déroute de toutes les lâchetés et de tous les sales intérêts, devant cette intervention intempestive, seul, M. Charles Dumont, tripoteur des banques de province, et malfaiteur courageux, a osé se lever et proclamer l'indigence de sa pensée en affirmant une fois de plus la sottise intégrale : « L'Allemagne paiera ».

Sottise ? Ou volonté de guerre en face de la faillite ?

Tous les amis de "Clarté" pourront avoir des livres gratuitement et autant qu'ils en voudront Qu'ils nous trouvent des abonnés de Un an

Notre campagne d'abonnements de un an est bien partie. Les résultats obtenus cette première quinzaine sont déjà très satisfaisants. Si l'on tient compte en effet du temps nécessaire pour la demande et pour l'expédition des carnets d'abonnements et des numéros de propagande, on se rend compte qu'il ne restait guère de loisirs à nos correspondants pour se mettre en campagne et nous envoyer les premiers abonnés. Néanmoins, de nombreuses fiches de nos carnets sont déjà de retour à nos bureaux. Et si nos amis peuvent encore accroître leurs efforts, les 3.000 abonnés seront largement dépassés le 19 novembre et la vie de « Clarté » assurée pour 1923.

D'ailleurs tous nos correspondants sont d'accord pour reconnaître la valeur des primes en livres données par « Clarté » à ses amis. Beaucoup nous demandent de leur retenir dès maintenant les huit volumes formant l'œuvre complète de Henri Barbusse, nous assurant qu'ils ne seront pas longs à nous renvoyer les cinq premières fiches d'abonnements remplies. « Notre tâche, nous écrit l'un d'entre eux, est d'ailleurs grandement facilitée par la valeur des livres que vous offrez en primes à vos abonnés nouveaux. Comment hésiter à s'abonner quand on vous rembourse le prix de l'abonnement avec des ouvrages qui présentent à peu près tous un très grand intérêt pour tout nouveau lecteur de « Clarté ». Et je me

demande même comment vous pouvez vous y retrouver ! »

Il est vrai que « Clarté » s'impose là un lourd sacrifice. Avec les primes, le prix de vente de l'abonnement, calculé au numéro, couvre tout juste son prix brut de revient. Mais ce qu'il nous importe avant tout, c'est de constituer dès cette première année un solide noyau d'abonnés pour permettre à « Clarté » une plus large extension dès sa seconde année d'existence. Le succès de nos abonnements de trois ans nous a permis de constituer un premier fonds de roulement pour amorcer une campagne de publicité, doublant notre campagne d'abonnements. MAIS IL FAUT QUE CETTE CAMPAGNE D'ABONNEMENTS SOIT MENEÉE VIGOREUSEMENT PAR TOUS NOS AMIS PENDANT LA PÉRIODE D'ÉTÉ. Il faut que « Clarté » revue, commence sa seconde année avec un chiffre d'abonnés tel, que son succès soit indiscutable. Et cela se fera si tous nos amis le veulent et apportent chacun leur effort individuel à l'œuvre entreprise en commun. DEMANDEZ A « CLARTE » AUJOURD'HUI MEME DES NUMEROS DE PROPAGANDE ET DES CARNETS D'ABONNEMENTS.

Le gérant : Pierre SUCHET.



GRANDE IMPRIMERIE « PERFECTA »
8, rue Neuve-Popincourt, Paris (XI^e)

SOMMAIRE

Vie intellectuelle (dessin original de Picasso).

La poésie allemande et la Révolution	Arthur HOLITSCHER	361
Traduit de l'allemand par	PARIJANINE	364
La Traite des Muses.		
Lettres de M. José Germain et de M. Christian Frogé. Réponse	Henri BARBUSSE	365
Lettre de M. Le Gentil. Réponse	Jean BERNIER VAILLANT-COUTURIER	365
Picasso	R. FRYE	
Traduit de l'anglais par..	Francis TREAT	367
Lectures et débats : Scepticisme	PARIJANINE	368

Etat civil du cinéma (2 ^e Etude)	Léon MOUSSINAC	371
L'élite européenne et la Terreur. Réponse à Albert Mathiez	Romain ROLLAND	372
Réplique à Romain Rolland. Première journée à Rufisque (fragments, suite et fin)	Albert MATHIEZ	373
Cul de lampe original de Picasso.	Jean-Richard BLOCH	375
Vie économique et sociale (dessin original de Picasso). Comment les banques régendent la nation. (3 ^e étude : Les banques et les transports)	LUCIEN-PAUL	378
Vie politique (dessin original de Picasso). Les intérêts et la sottise ...		382

LES LIVRES QU'IL FAUT AVOIR LUS

MARIE LENERU

JOURNAL DE MARIE LENERU

Préface de François de CUREL, de l'Académie française
2 volumes ensemble 10 »

« Le livre de la SOUFFRANCE et de la SERENITE. »

FRANCIS CARCO

MAMAN PETITDOIGT

Un vol. in-16, avec portrait de l'auteur 4 75

« Le Roman de l'Inquiétude, le Roman de l'Adolescence... Rien de plus difficile a dit la Critique. Francis Carco l'a réussi. »

Vient de paraître

HENRI ALLORGE

LE GRAND CATACLYSME

Roman du centième siècle

Un vol. in-16 3 50

Le Roman se passe en l'an 9978. C'est la plus belle, la plus passionnante, la plus angoissante des anticipations. L'Humanité consolée et renouée par l'Amour. »

En vente à la Librairie "CLARTÉ" et aux EDITIONS G. GRÈS & Cie, 21, rue Hautefeuille, Paris (VI^e)

ISRAEL ZANGWILL

LES REVEURS DU GHETTO

Tome III

Traduction de Mme MARCEL GIRETTE

Un vol. in-16 6 »

C'est un très beau livre et C'EST TOUTE L'EPOPEE DU PEUPLE JUIF. »

Déjà parus :

Tome 1^{er} : 6 fr. ; Tome II : 7 fr.

LEON WERTH

LE MONDE ET LA VILLE

Un vol. in-16 6 »

Du même auteur :

VOYAGE AVEC MA PIPE, un vol. 7 »

Librairie OLLENDORFF, 50, Chaussée d'Antin, Paris (IX^e)

En vente : la 52^{me} édition de

COLAS BREUGNON

par Romain Rolland

« Colas Breugnon est un de ces merveilleux artistes provinciaux de la Renaissance, nourri de proverbes gaulois et de culture latine, un de ces artisans de génie qui surent, dans le bois poli, fixer la robuste beauté française avec mesure. Colas Breugnon, c'est le bonhomme bourguignon, amoureux de bonne chèbre, friand de fins morceaux, fins sous la dent, fins sous l'épiderme, et pour qui le mystérieux « trinc » de la dive bouteille tient lieu de Credo et de cantique de Luther. »

Un Volume. — Prix : 7 francs

BIBLIOTHÈQUE COSMOPOLITE

Lisez le magnifique

TERRES DE SILENCE

Roman d'aventures et d'amour

Par St Ed. WHITE

Traduction de J. G. Delawain

Un volume : 5 fr. 75

LIBRAIRIE STOCK — PARIS

LES PETITS BONSHOMMES

ABONNEZ-VOUS, AIDEZ-LES

1 an : 16 fr. — six mois : 9 fr.

1, rue Désirée. — Paris (20^e)

L'ÈRE NOUVELLE

Directeur : Albert DUBARRY

.....

est le grand organe quotidien des Gauches françaises et de la démocratie internationale.

.....

« L'ÈRE NOUVELLE » s'est assurée des correspondants particuliers dans les grands centres européens et publie des dépêches particulières, des lettres et des enquêtes, qui doivent retenir l'attention de tous les lecteurs qui s'intéressent aux questions de politique étrangère et à l'évolution politique et sociale des divers peuples

.....

« L'ÈRE NOUVELLE » a réuni, dans sa collaboration, les meilleurs publicistes et les intellectuels les plus notoires des partis démocrates; elle s'est assurée également la collaboration régulière de M. Joseph CAILLAUX.

« L'ÈRE NOUVELLE » publie chaque jour un feuillet littéraire, artistique, théâtral, musical, universitaire, économique, sportif

UN SERVICE D'ESSAI GRATUIT DE HUIT JOURS

sera fait sur demande adressée à l'Administration (en joignant 0 fr. 50 pour frais de bande)

+ Bureaux : Paris, 24, rue Taitbout (IX°)